

*Vécus exemplaires et lendemains*



Récits de :  
Guillemond et Hermel Ouellette, et Florence Ouellette-Chassé

## Avant-propos

La photo de la page couverture montre nos parents, Odile et Timothée, le jour de leur mariage en 1917. Ce jour était plein d'espérance et ouvert sur de nombreux projets. Ces nouveaux mariés étaient loin de se douter que la venue de la radio, de la télévision, de la conquête des espaces extraterrestres, de la lune même, et la mise en orbite de nombreux satellites viendraient changer le cours des choses. Le mariage de notre père lui évitait la conscription lors de la guerre 1914-1918; il ignorait alors que l'histoire se répéterait quelque 20 années plus tard et que ses fils pourraient à leur tour être appelés au combat sur le vieux Continent. Surtout, nos parents ne pouvaient prévoir que l'éclosion de témoignages, comme ceux présentés dans les présents écrits, viendrait immortaliser leur vécu. Enfin, ils ne se doutaient pas que cela deviendrait régulièrement exercice de mémoire à nommer tous les noms inscrits dans leur descendance. À ce propos, en cas de trou de mémoire, on pouvait toujours faire appel à la mémoire prodigieuse de notre sœur Réjeanne, concernant les dates et événements marquants. Nous présentons en annexe les noms de tous leurs descendants à ce jour.

Nous avons crû bon de joindre en annexe également le récit fourni par Florence sur notre mère Odile. À l'occasion, il pourra paraître que notre texte contienne certains faits déjà mentionnés par Florence, mais ceci dans le but d'y ajouter certains éléments, et surtout pour mieux faire ressortir l'apport conjoint de nos deux parents dans l'écoulement des jours...

Carole, mon épouse, et moi, avons assumé la rédaction et la mise en page du travail, à certains endroits à partir des données fournies par Hermel et de l'assistance de Monique, sa fille, ainsi que l'apport de photos, et de précisions fournies par d'autres membres de la famille. Monique Ouellette, Mariette Chassé, France Chassé, et Micheline, épouse d'Aldéo, se sont chargées de solliciter les autres membres de la famille en vue d'établir les listes concernant tous les descendants de nos parents. Les photos obtenues par télédétection ont gracieusement été fournies par Stephen Côté du Centre de foresterie des Laurentides, Service canadien des forêts, Ressources naturelles Canada.

Les commentaires et les corrections fournis par Réjean, le cadet de la famille d'Hermel, et par Gilles Chassé, fils de Réjeanne, concernant la rédaction du travail ont été des plus précieux

Dans ce récit, les mentions à la première personne se rapportent plus directement à Guil (Guillemond).

## AU SUJET DU RANG DES OUELLETTE

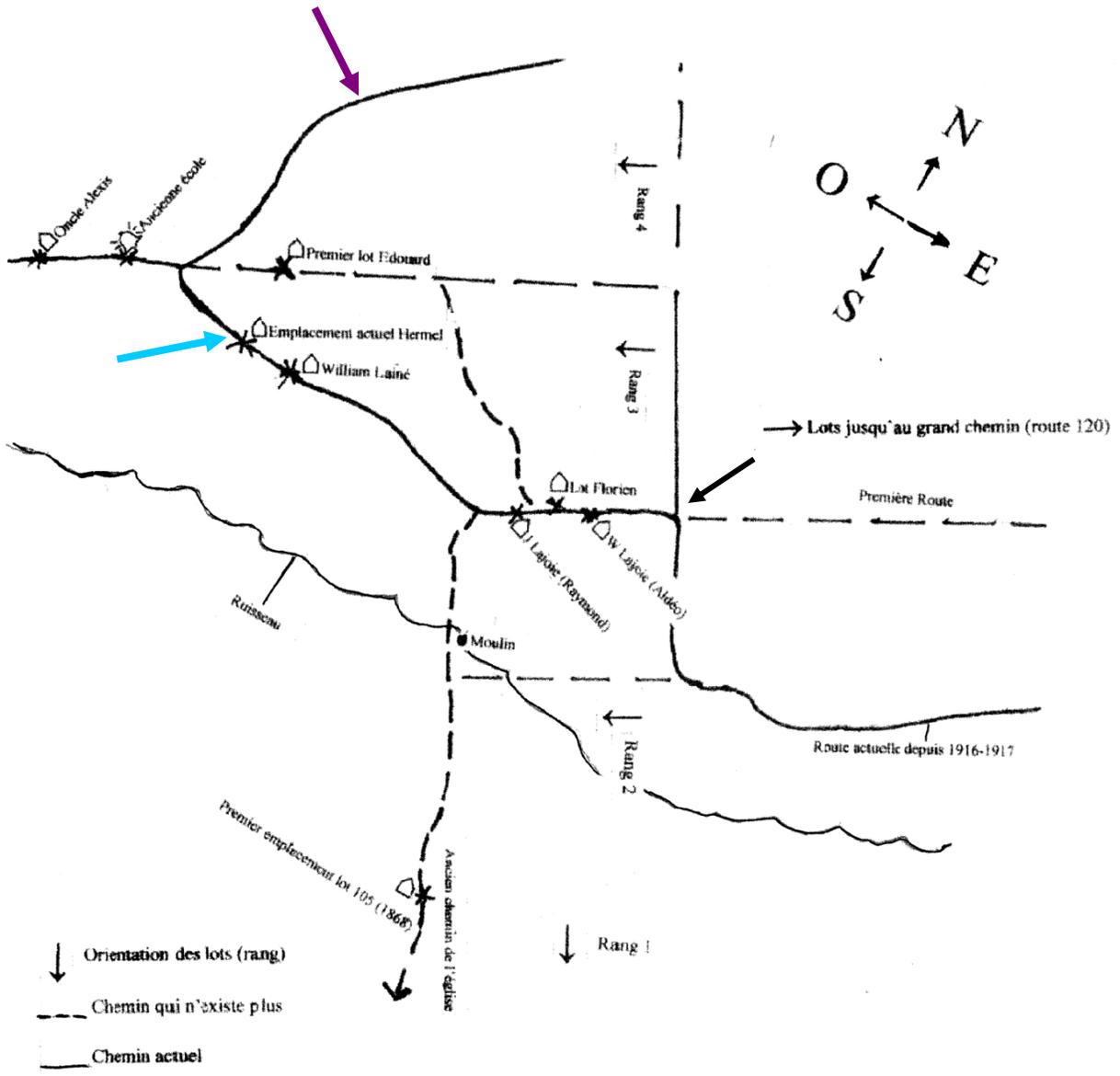
Le premier colonisateur de notre région fut l'oncle Alexis Ouellette qui serait venu par un sentier tracé en pleine forêt avant même que le découpage des terres (arpentage) ait été tracé, s'établissant à l'ouest de la petite école (bâtie par la suite) jusqu'à l'emplacement de Octave Pelletier (et de la sucrerie à Marc Landry). De là, la route des Gaboury traverse également des terres.. L'appellation « Rang des Ouellette » le fut donc en l'honneur de ce premier colonisateur et devrait donc avoir préséance sur celui de « Chemin de Riceville ». La venue d'Alexis au **Lac Baker** par la suite a également donné lieu à la dénomination d'un autre « Chemin des Ouellette » à cet endroit.

Ordinairement, dans le plan d'arpentage des terres, l'espace réservé à l'emplacement des routes se situe entre les lots, les fronteaux, c'est-à-dire aux confins des terres formant les rangs. Cependant, dans notre région les accidents de terrain, incluant la présence de cours d'eau, a pu affecter le tracé des routes Pas question dans ce temps-là de commencer à construire des viaducs pour enjamber ces cours d'eaux et tracer des chemins bien droits ! Dans le cas du « Rang des Ouellette » et de « Riceville », pour connaître exactement quels auraient été les tracés des routes selon ce plan, il eut fallu consulter les cadastres concernés, ce qui aurait exigé plus de recherche de notre part. Il s'agit de retenir pour les besoins de ce court aperçu que les terres que notre père a graduellement acquises font partie du rang 3 et une partie du rang 2. La première maison familiale, située sur le rang 3, a été construite par notre grand-père Edouard, qui initialement s'était établi sur le rang 4. Aussi, les routes actuelles viennent de modifications des routes établies initialement (voir pages suivantes, schéma et photo aérienne), répondant à une plus grande facilité de parcours et d'entretien. Ainsi, en 1916, au lendemain d'une violente tempête ayant causé de lourds dommages aux bâtiments et à cette route, on construisit la route actuelle. En conséquence, l'accès principal qui existait alors vers la route du « bord » (celle longeant la *Rivière Saint-Jean*) et jusqu'à l'église de **Saint-Hilaire** par un chemin partant de chez William Lajoie (chemin 1 sur le schéma), direction sud est, fut abandonné. Son escarpement était localement assez accentué. D'où là aussi, peut-être, une autre raison favorisant un nouvel aménagement des routes. Cependant, nous ne saurions affirmer si ce chemin « transmontagne » longeait un fronteau. Il y avait aussi quelques emplacements le long de cette route. Plus tard, probablement vers les années 1900, ces résidents se sont réinstallés sur le chemin actuel. Ainsi, la propriété de Basile Albert, a été vendue à un Italien du nom de Gaspari (nom ensuite devenu St-Jarre) et la maison fut reconstruite sur la côte près du ruisseau. Également, en bordure de ce chemin et du ruisseau, un dénommé Thomas Rossignol y avait installé un petit moulin à scie (petite scierie). La turbine de ce moulin était actionnée par force hydraulique, grâce à une écluse érigée dans le ruisseau. Un autre chemin secondaire (le tracé en pointillé sur le schéma) menant vers le bord existait aussi, mais apparemment était peu carrossable. Il est bon de noter que le choix des emplacements était en relation de la présence immédiate de points d'eau, car il n'existait pas encore la possibilité de puits artésiens, la raison, s'emble-t-il, du déménagement de notre grand-père Edouard vers le sud...De plus amples détails concernant la généalogie de celui-ci, de sa famille et de sa descendance paraissent dans le livre *Les pionniers du Rang des Ouellette* compilé par Lise, Marcel, et Monique Ouellette, enfants de Hermel.

Voilà en résumé le contexte dans lequel les débuts de l'histoire du « Rang des Ouellette » s'est écrite, des routes au sens propres et figurées que notre père a parcourues et entretenues au cours des années, jalonnées de plusieurs « changements » au gré des contingences et besoins. Les gens ont su répondre à ces besoins et coopérer selon leur ampleur, comme celui, avant la venue des chasse-neige et des clôtures à neige de couper, l'hiver, en diagonale à travers la propriété alors détenue par M. Sylvio Plourde, évitant ainsi les endroits exposés aux plus grandes formations de bancs de neige (congères) sur le chemin avoisinant.

Le schéma à la page 4 et la photo à la page 5 donnent une vue globale de l'endroit où s'est déroulée la vie de nos parents et de notre famille, des routes qu'ils ont parcourues et contribué à entretenir. Les points correspondants dans ce graphique montré ci-dessus, tel que dessiné par Hermel et sa fille, Monique, et dans cette photo sont indiqués par la même couleur de flèches.

Cette photo est une vue satellite de l'emplacement de la demeure de notre famille et des terres avoisinantes. Il est facile de distinguer la *Rivière Saint-Jean* (tracé en noir) et la Route 120 (en mauve-pâle) longeant celle-ci. La jonction de la cette route avec celle du « Rang des Ouellette » est indiquée par la flèche orange; la noire montre la deuxième grande courbe en face de Maurice Ouellette (le fils de Florien et de Madeleine), tandis que la flèche bleu-pâle pointe vers l'emplacement de notre maison. La route des « Gaboury » est indiquée par la flèche mauve foncé, celle vers chez *Romain Lang* par la flèche bleu- foncé, et celle vers **Baker-Brook** par la flèche rose. La ligne droite traversant le centre de la photo correspond à la ligne de transport d'électricité (Électricité Nouveau-Brunswick). On peut discerner le cours du ruisseau à certains endroits.





## **En guise d'introduction...**

Il a semblé approprié de citer ici un texte d'Élaine Champagne – paru dans le « Prions en Église » du 5 octobre 2008, comme préambule au récit du présent ouvrage. Ce texte était intitulé « Raconter son bonheur ». Les passages qui nous intéressent se lisent ainsi : « Il paraît que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Les petits bonheurs passent trop souvent inaperçus. On n'en parle pas : on les vit. ... Lorsque nous prenons le temps de regarder notre vie avec plus de perspective, nous cherchons justement à trouver le fil qui nous permettra de faire sens, du bonheur et du malheur que nous avons connus. Nous avons besoin de retrouver le fil de l'histoire de notre vie. Raconter une histoire, ... c'est entrer dans le mouvement de la vie... Pour raconter son histoire, il faut déjà la comprendre un peu. Et souvent pour comprendre, il faut commencer à raconter... ».

La connaissance de cette histoire est certes profitable pour la descendance dès le plus jeune âge – comme le souligne Mme Champagne –, car on a souvent dit que certaines qualités ou autres caractères héréditaires remarquables, sans doute parmi les meilleurs, continuent de se manifester et de s'amplifier dans les générations suivantes. C'est pourquoi, en connaissant mieux leurs aïeuls, petits-enfants et arrières petits-enfants pourront mieux savoir identifier leurs modèles et mieux se connaître eux-mêmes.

Voilà le but des propos suivants racontant les meilleurs souvenirs reliés au travail et réalisations de notre père Timothée (et de notre mère Odile, tel que raconté par Florence, en annexe). La plupart des faits et événements que nous rapportons concernent directement notre père Timothée, tandis que d'autres mentions ne paraissent pas y présenter des liens évidents avec son vécu. Ainsi, si nos parents étaient encore vivants, ils découvriraient peut-être dans nos récits, anecdotes ou attitudes, concernant certains membres de la famille, des faits qu'ils ignoraient! Nous avons choisi d'inclure ces faits pour faire ressortir le climat et le contexte de la vie quotidienne qui avaient tout de même été influencés par les perceptions et le mode de vie des parents.

## Au cœur de l'action

Notre père, Timothée Ouellette (*Mothée* pour les intimes), est né le 24 janvier 1899, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, ouvert sur l'espérance de progrès et de grandes réalisations et libre des appréhensions du « grand bug » informatique qui a menacé, semble-t-il, le tournant du siècle suivant. On ne connaissait pas encore les internautes et les astronautes, les nouvelles se transmettant le plus souvent sur les perrons d'église le dimanche, avant l'appel des cloches, ou dans les « soirées » d'occasion réunissant familles et souvent, gens du voisinage, ou celles ayant lieu à la salle paroissiale. On s'attardait alors aux plus grands événements qui revenaient environ tous les quatre ans, les élections, par exemple, alors que le meilleur tour des épouses – qui venaient à peine d'obtenir le droit de vote – était d'annuler le vote de leur mari! Les résultats de ces élections étaient marqués par de grandes manifestations, dont celle de faire brûler, en face de la maison du perdant, quelques vieux pneus, symbole de la défaite. Il faut croire que notre père n'a pas perdu ses élections trop souvent, car nous ne nous rappelons pas avoir vu « une fumée noire » s'élever plus d'une fois devant notre perron. Disons en passant que les montagnes de pneus usagés n'existaient pas encore, ni les ministères de l'Environnement, car de tels embrasements auraient sûrement défrayé les manchettes! Ces événements ne faisaient pas toujours la une du journal *Le Madawaska*, lequel d'ailleurs, ne se trouvait pas encore dans toutes les familles.

Seuls les frères et sœurs de notre père auraient pu nous renseigner en détail sur son vécu jusqu'à ses dix-huit ans. On sait, cependant, qu'il avait bien appris toutes les connaissances que l'école du rang pouvait prodiguer à ce moment-là. Il s'est sûrement bien familiarisé avec la valeur des chiffres et adonné à la lecture avec une bonne facilité, car il ne manquait pas de lire attentivement *Le Madawaska*, *La Terre de chez nous* et autres écrits lui permettant de se tenir à la fine pointe de l'information.

Odile, son épouse, lui avait évidemment donné l'exemple sous ce rapport.



À dix-huit ans, après la mort de notre grand-père Édouard Ouellette<sup>1</sup> des suites d'un accident de travail, notre père a alors dû prendre à bras-le-corps la relève pour gérer la ferme en développement et pour répondre aux besoins du reste de la famille, soit sa mère Osythée – avant qu'elle ne se remarie avec Ernest Pelletier –, de ses sœurs et de son frère cadet, Claude<sup>2</sup>.

Il semble opportun d'ouvrir ici une parenthèse pour mentionner certains événements se rapportant à la famille, même s'ils ne se situent pas en ordre chronologique. Ainsi, mentionnons que c'était toujours un peu la fête quand la parenté venait rendre visite à la maison ou que les musiciens de la famille Landry venaient égayer ces rencontres, les fameuses « soirées ». Lors de la visite de tante Amanda, régulièrement l'été durant la récolte des foins, nous n'allions pas, comme c'était souvent le cas, chercher le dernier voyage de foin au crépuscule naissant, afin de bien marquer la venue de cette visite. Assis sur la galerie, chacun échangeait joyeusement au sujet des dernières nouvelles ou exploits. Ces conversations se passaient sous l'arôme des matricaires odorantes aux fleurs jaunes, formant un beau parterre au pied du « perron ». Cette plante, alors considérée comme mauvaise herbe, est de la famille de la camomille qui, de nos jours, est bien recherchée par les fervents de ses infusions. Nous ignorions donc toute la richesse qui se trouvait à nos pieds, mais les poules aimaient bien s'y attarder et picorer ces fleurs, enrichissant le jaune de leurs œufs...

Tante Céline, sœur aînée de papa, et son mari Paul Lebrun, demeuraient à *Edmundston*. Lors de la tournée de notre père pour y vendre légumes et autres denrées, il planifiait sa tournée de telle sorte que l'arrêt du midi se fasse chez elle. J'aime à rappeler ces événements, car j'y vois tante Céline comme une hôtesse toujours souriante et de bonne humeur, à travers toutes ses occupations, ayant en quelque sorte toute la charge de la maisonnée. En effet, quelques années auparavant son mari avait été atteint d'un problème cardiaque sérieux, qui l'avait forcé à quitter son travail. Il était aussi cordialement content de notre visite, car c'était pour lui l'occasion de nous mettre au courant des derniers courants politiques ou pour permettre à mon père de se ressourcer à ce sujet!

Revenant au cadre principal de notre récit, rappelons que c'est sûrement confronté à la charge de nombreux travaux à accomplir, et sous l'influence de ses séjours parmi des personnes parlant anglais, que papa a pris l'habitude de dire souvent, quelquefois avec un peu trop d'impatience à notre goût : « Hurry up les enfants ». Mais il faut dire que sa compagne savait bien le seconder dans l'accomplissement de cette tâche. Rappelons que Timothée a pris pour épouse Odile Lainey en 1917, pour échapper, dit-on, à la conscription de la guerre 1914-18. Mais nous savons bien nous, que c'était loin d'être un mariage de raison!

Les fermes d'alors étaient de faible étendue, venant à peine d'être défrichées et encore toutes bienensemencées de roches laissées sur ces terrains vallonnés par les glaciers, des

---

<sup>1</sup> Les noms Ouellette et Ouellet sont issus de Houalet, l'ancêtre établi au départ sur le lot n° 2 à *Sainte-Famille, Île d'Orléans*.

<sup>2</sup> Voir « Les pionniers du Rang des Ouellette » par Lise, Marcel, et Monique Ouellette.

millénaires auparavant. Un ruisseau majeur, en bordure duquel carillonnaient grenouilles et crapauds le printemps, serpentait au pied des petites montagnes avoisinantes. Ce ruisseau aurait pu être baptisé en l'honneur des pionniers voisinant avec sa source, mais, malheureusement, on lui a préféré, l'appellation « Félix Martin », dont la ferme en bordait l'embouchure. Ce ruisseau a été l'hôte de nombreuses truites, certaines de belle taille – comme celles se nourrissant au pied de l'écluse construite par Thomas Rossignol au moulin (voir p. 4), située à l'est de la ferme d'Arthur Cyr. Il n'existait pas de quotas sévères de prises à ce moment-là et certains petits-fils de Timothée auraient bien aimé que ces normes n'aient pas été changées!

La venue du cheval à cette époque, pour remplacer les bœufs dans les travaux agricoles, n'était pas encore généralisée. Quand les chevaux – que notre père avait appris à bien ferrer – sont venus s'atteler aux grands travaux, les jougs de bœufs ont été mis à la retraite et relégués au recyclage. Jeunes, nous nous rappelons en avoir vu un de ces jougs rangé sous le plancher de l'appentis (« shed ») de la grange; il était taillé dans du bois solide et luisant (de merisier sans doute) pour lequel des collectionneurs, quelques années plus tard, auraient sûrement déboursé l'équivalent du prix d'un bon cheval!

L'électrification rurale, dans les années 1950, est venue supplanter la chandelle, le fanal, la lampe à kérosène avec ses pochettes immaculées, « inflammables », mais lentes à se consommer, et le moteur à vapeur et autres outils du genre ont été mis au rancart.

L'eau courante n'était celle que du ruisseau – maintenant servant de réservoir pour le Village de **Saint-Hilaire**—; cette appellation de village pourrait maintenant s'appliquer davantage aux Concessions, vu le nombre grandissant de maisons établies le long du chemin de **Riceville**. Notre approvisionnement en eau venait d'une source jaillissant au pied de l'escarpement situé à l'arrière de la nouvelle maison<sup>3</sup>, Cette eau se déversait dans un tonneau enfoui dans la terre et recouvert comme une tour de garde, protectrice d'un élément essentiel à la vie. L'été, un des grands peupliers baumiers plantés le long de l'entrée préservait de son ombre la fraîcheur de ce réservoir. Ce système non « chloronisé » n'a été, à notre connaissance, la cause d'aucune maladie inquiétante. Le rôle de ces arbres majestueux compensait le désagrément de la grande chute annuelle de chatons venant rappeler la neige qui s'y trouvait un peu auparavant!

Une pompe permettait d'amener l'eau à la cuisine, mais l'eau courante dans la maison n'est venue que beaucoup plus tard, comme à l'étable, alors que durant l'hiver il fallait y transporter l'eau glacée en barils fixés à des traîneaux pour abreuver les animaux.

À son tour, la source a cédé sa place à un puits artésien. Cependant, pendant quelques années encore, le réservoir de cette source muré de béton a servi, pendant l'été, à l'élevage de quelques belles truites. Celles-ci, avec leur chair tendre et rosée, étaient fort appréciées de notre mère. Toutefois, Réjean, le fils d'Hermel, n'était pas un fervent adepte de l'aquaculture, et pour garantir l'approvisionnement en ces plats savoureux, il a vite

---

<sup>3</sup> Voir l'histoire de sa construction dans *OdileLainey, ma mère, en annexe*

découvert les beaux trous d'eau dans tous les ruisseaux des environs, et a appris également à brouiller ses pistes!

C'est dans ces conditions et avec ces moyens maintenant considérés comme rudimentaires, que notre père et d'autres défricheurs du « Rang des Ouellette » (avec adresse postale COLIN OFFICE) – les concessions de **Saint-Hilaire** –, tout en s'entraïdant, ont débroussaillé et « décaillouté » leur terre. De ces roches, il y en avait une nouvelle récolte chaque année, du meilleur cru, qui venait grandir les tas de roches « murissant » ça et là dans les champs. Ces roches, tout de même génératrices des sols, n'avaient pas que leurs mauvais côtés. Leurs empilements, de diverses dimensions, bien gardés par les marmottes (« siffleux »), s'entouraient de colosses framboisiers et pimbinas dont les confitures et gelées venaient satisfaire beaucoup de dents sucrées, les plus grosses revenant sûrement à notre père. Plus tard, le gouvernement a versé des subventions pour enfouir ces tas de roches y entraînant dans ces « rochetières » les coloris de ces succulents fruits.



Voilà, c'était là le fanion de cette *République du Madawaska*. Dans des revues traitant de la *Géographie économique* du pays, édition des années 1940, on mentionne que cette région se « satisfait à elle-même ». D'où, sans doute, l'origine de cette fière rivalité vis-à-vis d'autres régions du **Nouveau-Brunswick**, et même du **Québec**. En effet, on peut dire que notre père était multidisciplinaire, pour employer un terme de gestion moderne. Sa ferme a été initialement pourvue de quelques vaches laitières – en majorité de race Ayrshire – dont le nombre grandissant a atteint la quinzaine<sup>4</sup>. Ces

bêtes répondaient aux besoins domestiques en lait et en crème, tandis que le surplus de celle-ci était destiné à la beurrerie du village. Ensuite, le lait a été acheminé vers la « Laiterie sanitaire » à **Edmundston**. La crème était obtenue au moyen d'un « séparateur » et on en fabriquait du beurre en utilisant « la baratte à beurre » à la maison. Le petit-lait (le babeurre, ou « lait beurre ») était réservé aux porcs. Sans que nous le sachions, ce sous-produit leur assurait la bonne santé. En effet, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, des chercheurs ont isolé de cette matière secondaire des composés susceptibles de prévenir ou guérir bien des maux chez l'homme. Cette panacée est actuellement très en demande et elle se vend à bon prix.

La ferme comptait également plusieurs animaux, tels les porcs, poules et chevaux, les moutons de race Leister bien emmitouflés dans leur laine blanche et hébergés dans la bergerie. Cette bergerie, l'été, était réservée au taureau dit de « La Société ». Celui-ci, qui servait à la saillie de plusieurs vaches du rang, était sous le « parrainage » de la Fédération agricole du Comté. Ce taureau ne montrait pas toujours la même douceur que les occupants précédents! Notre mère, alors qu'elle se trouvait seule dans la maison, l'a expérimenté un

---

<sup>4</sup> Ce nombre, sous la gouverne d'Hermel qui a pris la relève, a atteint la trentaine.

certain soir d'été, quand, échappé de son enclos, le taureau est venu « piaffer » et mugir près de la maison et foncer vers les fenêtres!

On cultivait la carotte, la pomme de terre (« patate »), les navets (« navots ») et les choux dont les entreposages dans la cave de la maison venaient, l'hiver, s'ajouter au bois de chauffage et aux barils « corps » de viande salée. Outre leur utilité propre, ces réserves servaient à isoler quelque peu cette cave de la froidure. De la viande congelée par le froid de nos hivers – alors toujours vigoureux –, était conservée enfouie dans les clos d'avoine ou de sarrasin (« buckwheat »), probablement pour leur donner à cette source de protéines un avant-goût des plogues (« ployes ») (voir ci-dessous). Les choux, comme les tomates, avaient été ensemencés tôt le printemps dans des couches-chaudes, que les gelées tardives obligeaient, le soir venu, non seulement à refermer mais à border de chaudes couvertures.

La culture de la patate avait des exigences bien précises. Outre la coupe des germes et la semence – à la main les premiers temps –, il fallait pratiquer de fréquents rechauffements (« renchauffements ») au cours de l'été, les arrosages contre la brûlure tardive (l'échaudage) avec la bouillie bordelaise et les « épucetages » à la main des doriphores (« bêtes à patate »). Cette opération, pour être efficace, devait avoir lieu avant l'accouplement de ces bestioles et la ponte. Au pic de leur venue, ces doriphores emplissaient assez rapidement plusieurs boîtes de bonnes dimensions. L'utilisation du vert de Paris contre cet insecte et d'autres parasites remédiait quelque peu à la situation, mais ce composé devait être utilisé avec grand soin, car il était également nocif à l'humain. La venue de plusieurs nouveaux insecticides sur le marché a, par la suite, eu raison de ces corvées, mais quelques décennies plus tard, ces défoliateurs sont devenus résistants à ces poisons et il a fallu, dans certains cas, encore cueillir ces insectes à la main. D'autres fongicides, plus faciles d'utilisation que la bouillie bordelaise, sont venus la remplacer, mais là aussi, l'agent pathogène a trouvé des voies d'échappement. Les variétés de pommes de terre résistantes à la brûlure ont été développées par la suite, mais la variété « Montagne verte » a toujours gardé son rang de choix.

La culture des céréales comprenait l'avoine pour les chevaux, au nombre de six avant la venue du tracteur, et d'autres denrées, comme l'orge, entrant dans la production de la moulée pour les autres animaux. Le sarrasin (le vrai « buckwheat »), producteur de farine jaune et aussi comme culture enrichissant le sol, était cultivé en abondance à cette époque. Les grains de cette céréale étaient moulus dans les moulins à farine du coin. La farine de « buckwheat », ingrédient de base de la « ploye » est, dit-on, riche en rutine, un composé apparemment bon pour enrichir les propriétés sanguines. D'ailleurs, on pense que ce met typique a permis à plusieurs personnes d'échapper à la grippe espagnole répandue à la fin de la guerre 1914-1918, comme de passer à travers la crise de 1929, car il remplaçait le pain blanc qui était pour plusieurs souvent rationné faute d'argent pour se procurer la farine de blé qui était peu cultivée dans la région. Nous avons été surpris en 1988, en invitant l'un de nos amis Suisses du **Tessin**, en visite à **Saint-Hilaire**, à déguster nos plogues, de l'entendre s'exclamer que celles-ci étaient tout à fait identiques aux « crêpes » faites chez lui avec de la farine semblable. Il a déclaré avec grande conviction qu'il n'en avait pas goûté d'aussi bonnes depuis longtemps. Nous taisons le nom de la cuisinière pour ne pas faire de jalouses!

Cette autosuffisance n'a pas empêché le commerce extérieur. En effet, on acheminait des produits comme la laine bien lavée et cardée à **Connors**. Aussi, il y avait le foin vendu à la compagnie Fraser. On vendait également à des acheteurs du *Québec* d'autres produits, comme des agneaux et des veaux, lesquels, à la mesure de leur embonpoint, convainquaient M. Desjardins, acheteur pour le marché de **Montréal**, à sortir de ses poches une bonne liasse de dollars. Ces ventes et celles d'autres produits servaient à établir la balance commerciale, permettant ainsi l'achat, entre autres, de raisins, d'oranges et de bonbons pour la famille à Noël ou autres grandes occasions.

Ces petites dépenses ne nuisaient pas à l'achat de machineries agricoles et de voitures, comme les « pick-ups (camionnettes) International » au cours des années. Ces véhicules, les dimanches d'été, servaient au transport à l'église des membres de la famille et des voisins, posément assis sur des bancs et protégés des intempéries par une charpente fabriquée par le conducteur et ancrée au châssis de la camionnette. Si ces « minibus » avaient été garnis de quelques fenêtres, ils auraient pu permettre à leurs occupants de considérer le trajet comme une visite touristique. Lors de retraites ou autres cérémonies spéciales, cependant, ce « car » traînait une remorque à ciel ouvert et les voyageurs avaient tout le loisir de découvrir le paysage dont celui du « bord ». Cela se passait, évidemment, avant la venue de la « Révolution tranquille »! Ce mot « bord » venait sans doute du fait que le village longeait la rivière Saint-Jean.

Il y avait aussi les couvertures de « Pulp Mill » (papeterie) que l'on pouvait obtenir chez Fraser – grâce sans doute à la vente de quelques cordes de bois de pulpe au moulin, comme de bois de chauffage chez les particuliers –, et des tissus semblables qui servaient à la confection de bottines feutrées, alliées des « bonnes mitaines » que notre mère Odile, et nos sœurs à l'occasion, ne cessaient de tricoter. Durant la saison des récoltes, notre père Timothée, comme plus tard Aldéo, visitait régulièrement de nombreux clients au « **Petit-Saut** » (**Edmundston**) pour leur offrir à bon prix les produits du jardin : choux, patates, carottes et navets en particulier.

Notre père avait également appris le métier de boucher et offrait en même temps tout ce qu'il fallait pour cuire un bon bouilli. Pour accomplir ce « deuxième emploi » – qu'il a dû discontinuer à cause de la nécessité de comptabiliser les coupons de rationnement pour respecter les exigences de la guerre –, notre père se levait à 4 h le matin pour s'accouder à l'étal.



Bref, il était toujours au « boulot ».

Grâce aux connaissances historiques d'Hermel, nous avons appris que le grand-père Édouard s'était d'abord établi sur un lot situé plus au nord de celui légué à la charge de Timothée. C'est sans doute après avoir appris cette nouvelle que j'ai fait le rêve suivant. Revenant de ce « fronteau » en

compagnie de mon père, je me voyais tout jeune, un chien gambadant à nos côtés. Nous traversions de grands champs de blé – y compris celui situé à l'arrière de la ferme William Lainey – ondoyant d'épis bien garnis. Ainsi, nous sommes arrivés à la maison, apparemment la première qui fut construite. Dans celle-ci, se trouvaient notre mère Odile, Corinne et Hilda, nos sœurs, ainsi que tantes Éva et Aline, toutes habillées de blanc... Cette maison, une fois la nouvelle construite, est devenue pièce de rangement et grenier, avec un apprentis servant de « shed » (abri) à bois, où, à ses flancs, s'accumulaient au cours de l'hiver branches et perches de bois, destinées au chauffage.



Cette photo montre la grange, la nouvelle maison et ses ajouts subséquents, ainsi qu'un garage, à droite, venu remplacer la première maison.



Ensuite, la grange illustrée à la page précédente, a subi l'assaut des champignons, et a été remplacée, par Hermel, par une étable avec une laiterie attenante (au centre de la photo ci-dessus), d'allure plus moderne. Le pré, à l'avant, aurait peut-être pu correspondre au champ de blé vu en rêve !

Par rapport au rêve raconté ci-dessus, les versets du Psaume 71 m'ont particulièrement frappé :

*« Que la terre jusqu'au sommet des montagnes  
Soit un champ de blé  
Et ses épis onduleront comme la forêt du Liban  
Que la ville devienne florissante  
Comme l'herbe sur la terre  
Que son nom dure toujours  
Sous le soleil subsiste son nom... »*

N'est-ce pas là une belle épigraphe que nous pourrions dédier à *Mothée*, et que toute personne aimerait se voir dédicacer, au-delà de toutes les imperfections humaines. Ce champ de blé aurait certes pu également se trouver en face de la maison, de l'autre bord du ruisseau. Lors d'une visite paroissiale du Père Hilaire Daigle, Timothée lui montrait fièrement le champ escarpé voisin de « La Montagne rouge » – nom pittoresque donné par les enfants d'Hermel et présentée ci-dessous, qu'il avait tout défriché en le jalonnant de chemins en lacets, comme pour gravir les plus hautes montagnes, et conduire au « col » menant au « large ». Ces chemins en lacets ont été remis en culture suite à la construction du chemin moins abrupt, longeant en partie la terre d'Albert Nadeau et ensuite celle d'Arthur Cyr.



La Montagne rouge

Voilà un bref résumé des nombreuses activités auxquelles s'occupait quotidiennement notre père. Elles démontrent qu'il a agi non seulement comme pionnier capable d'affronter les besoins courants, mais aussi de s'adapter aux transformations et changements nécessaires à l'achèvement de son œuvre, dont les fruits témoignent de la réussite.

Par ailleurs, il savait quand même s'enthousiasmer pour d'autres à-côtés. Un hobby favori était le jeu de cartes, pratiqué surtout les soirs d'hiver et aux grandes occasions. « Le Charlemagne » était son jeu de cartes favori, mais lorsque *Zoune* (Joachim Plourde) et Fortunat Lajoie et autres mordus semblables du jeu de cartes s'amenèrent à la maison, c'était la « guizoute » (ou 45) qui avait la préférence. Le feu de l'action était marqué par des coups de poing... sur la table et de grandes exclamations! Mais un certain dimanche après-midi, au paroxysme de l'action, le poing d'Aldéo s'est un peu échappé pour atteindre un autre objet que la table! On pouvait « assigner »- claquer sur la table la carte jouée pour indiquer au partenaire quelle carte rejouer-, mais cela n'était pas tricher. Le bridge était un jeu moins mouvementé lorsque d'autres répondaient à l'invitation de Florence et de Florian de venir jouer à l'autre bout de la cuisine.

Plus jeune, surtout lors des grandes occasions, notre père aimait bien déguster du sherry en compagnie, entre autres, de son frère oncle Michel et de ses cousins Albert et Lionel Ouellette. On dégustait aussi les vins de bettes, de pissenlits, de cerises à grappes et d'autres petits fruits, dont la production revenait surtout à notre mère et à nos sœurs. Celles-ci s'occupaient du « Moxie »<sup>5</sup>, boisson quelque peu fermentée, destinée l'été à étancher la soif, que même encore jeunes nous pouvions déguster, avant que « La Commission des liqueurs » y trouve à redire! Tout cela, évidemment, se passait antérieurement à la venue des cercles « Lacordaires et Jeanne-D'Arc » – mouvements dans lesquels nos parents ont activement participé pendant quelques années –, en compagnie d'autres membres de la famille jusqu'à l'éloignement de ceux-ci vers d'autres affiliations !

Quand le club de baseball de **Saint-Hilaire** lançait des défis aux clubs environnants, il n'y avait pas meilleur supporteur que Timothée pour ce club, au détriment de sa sieste du dimanche après-midi. Il serait surprenant d'apprendre que, jeune, il puisse avoir pratiqué ce sport, mais il s'est possiblement amusé, comme certains de nous, à jouer au « gouret » (hockey) avec branches d'aune sur la glace du ruisseau, qui offrait alors une petite anse tranquille au creux du chemin le traversant.

Souvent, surtout les beaux dimanches d'été et d'automne, nos parents – accompagnés des enfants plus jeunes et même plus vieux –, allaient visiter des membres de la parenté parmi les plus éloignés : les *Martin* de *Baker-Brook*, les *Guimond*, Corinne et Ludger Nadeau et leur famille dans leur premier comme dans leur second emplacement, de même que l'oncle Sylvio Lainey et tante Aline. Certaines des visites chez ces derniers coïncidaient avec des randonnées pour la cueillette de bleuets le long de la *Rivière-Bleue*. Vers 1936, quelques

---

<sup>5</sup> Une boisson dite énergisante fut inventée dans le Maine en 1876 : la ou le « Moxie ». Cette boisson (qui valut au Maine d'être désigné « Moxie State » est faite à base de racine de gentiane. On pouvait en faire une version maison en ajoutant de l'essence d'angusture à de la racinette. Dans la recette de « Riceville », il manquait sûrement la gentiane, mais la racinette (« root beer ») y était. Selon Mariette, Réjeanne avait initié sa famille au goût de cette « liqueur » et une certaine nuit, l'éclatement des bouteilles en fermentation leur avait servi de réveil matin !

temps après avoir acquis sa nouvelle Dodge, notre père me fit une grande surprise en m'emmenant aux États (États-Unis) rendre visite à Léone, notre cousine, et Léonide Gervais, son mari. Je revois encore leurs grands champs de pommes de terre en bordure du *Lac Sainte-Agathe*. Ce voyage m'a alors donné le goût des grands voyages. Les visites accompagnées chez les parents les plus proches étaient aussi assez fréquentes, mais exceptionnelles les jours de semaine.

Dans les soirées, notre père était plein d'entrain et je crois qu'il savait même danser les sets carrés au son de la musique du bon vieux temps de nos cousins Dan et Zoël Landry et de leurs sœurs. Cette joie de vivre de notre père et de notre mère, à l'occasion des moments libres et des grandes occasions, se voit très bien sur la photo suivante, prise lors du découpage du gâteau de leur 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage.



Notre père aimait également la chasse au lièvre, à la perdrix et à l'orignal. D'ailleurs, un certain jour d'été un beau « buck » (mâle adulte) est venu troubler l'eau du ruisseau, causant tout un émoi et un sprint vers les fusils, mais la nature a eu pitié de l'animal, celui-ci laissant le message « Attendez donc à l'automne, et voir si j'y suis encore! »

Dans la prochaine partie de ce document-souvenir, nous nous proposons de relater plus en détails les autres activités de notre père directement reliées à l'exploitation de la ferme ou à d'autres activités que l'on pourrait décrire comme « extramurales », et du rôle qu'il a exercé, en particulier aux niveaux paroissial et régional, le tout basé sur les récits fournis par Hermel. Avant de passer à cet aspect, j'aimerais rappeler un souvenir qui touche une autre facette de notre vécu familial.

Un jour, avant d'avoir atteint l'âge scolaire, donc encore un peu « gamin » j'avais attelé à un traîneau notre fidèle chien d'alors, appelé Rogers – un chien au poil foncé avec des îlots blancs, assez gros – pour aller faire un tour. Le trop longue durée de l'attelage a sans doute exigé beaucoup trop de patience de la part du chien, car une fois attelé au traîneau, il est parti comme une flèche malgré mes appels peu convaincants, laissant le conducteur coi sinon froid sur le banc de neige. Deux heures plus tard, en revenant de l'école, Hermel et Aldéo, je crois, ont trouvé le chien pris dans une clôture de broche près de chez « Vittorie », après une randonnée d'un bon kilomètre.

Ceci nous rappelle que papa a toujours gardé un chien sur la ferme, qui recevait la même attention que les chevaux. L'un de ces petits chiens, bas sur pattes et de couleur jaunâtre, n'attendait qu'un petit signal de son maître pour aller seul, à une bonne distance de la maison, chercher les vaches à l'heure voulue. Cet ami fidèle semblait donc avoir été façonné

à l'image de son maître comme un exemple de service et de grand dévouement. Les chiens étaient même bienvenus aux dégustations de la tire d'érable sur la neige...

## Synopsis des faits et activités

Les propos précédents pourraient se résumer ainsi : notre père était non seulement de son temps, mais y était également en avance, grâce à ses visions progressistes – tout en restant libéral la plupart du temps! Ainsi, il a toujours visé à déborder les espaces trop restreints. Voici, quelques facettes particulières de ses occupations et préoccupations.

**Développement** – Ainsi, du premier lopin de terre, l'exploitation s'est agrandie par l'acquisition de terres avoisinantes, que nous ne nommons pas nécessairement par ordre chronologique de prise de possession. Timothée a donc acquis les terres de *William Lainey*, *Piche*, *Vittorie*, *Arthur Cyr*, *William Lajoie*, *Félix Plourde*, *Romain Lang* (initialement propriété du colonel Baker, grand défenseur des loyalistes, semble-t-il, et parent de Claude-Henri Grignon), y construisant ou reconstruisant granges ou autres bâtisses. Les vieilles granges et étables chez *Arthur Cyr* et la grange et la maison chez *Romain Lang* semblaient receler bien des secrets. Celle d'Arthur Cyr en particulier, qui semblait servir de « planque » aux acolytes de Maxime Albert (fervent de l'anti prohibition de boissons alcoolisées aux Etats-Unis !), comme l'ont découvert nos sœurs ainées en quête d'abri un jour où un violent orage avait interrompu leur cueillette de fraises! Certaines de ces terres étaient destinées aux garçons. La terre à « Piche » – où on cultivait principalement les céréales et le foin –, a été revendue quelques années plus tard. À cet endroit, il existait un camp en bois rond, bien calfeutré, situé tout près d'un joli petit ruisseau. On pouvait également y cueillir de belles têtes de violon (fougères) le printemps. Plusieurs hommes engagés ont participé à ce travail, dont Baptiste Bérubé qui était devenu comme un membre de la famille.

La modernisation accompagnait souvent l'acquisition des nouvelles terres. Ainsi, les chevaux ont été graduellement remplacés par les tracteurs qui tiraient des instruments de plus en plus performants, comme le chargeur à foin pour remplacer la cueillette des « veilloches » par la fourche; on est passé du « rateau à foin » tiré par les chevaux à un plus grand, mécanisé celui-là, régurgitant latéralement les andins (ondins), et ainsi de suite. En ce qui concerne l'arrachage des patates, l'évolution s'est faite du « digger » (bêche à dents) à la charrue pour en ouvrir les rangs, et de celle du tourniquet (qui faisait virevolter les tubercules sur et hors du rang) et un arrache-patates (« gobeur de rangs ») l'ancêtre miniature des grands « arrache-patates » mécanisés utilisés de nos jours. En parlant de cette récolte, le tri des tubercules avait lieu sur le champ même, les petites (les « geurlots » ou « gorlots ») étant destinées à satisfaire la gastronomie des porcs. Dire que de nos jours, on appelle ces petites patates des « pommes de terre de Paris » qui se vendent, déjà toutes pelées, le double que celles de la catégorie A, comme accompagnement principal de mets de choix pour la consommation humaine! Si j'avais deviné ces changements éventuels, j'aurais moins rouspété à ramasser ces « rebuts » et évité de me sentir ainsi de moindre importance!

Voici une petite anecdote concernant le chargeur à foin, dont Jean Chassé (fils de Réjeanne) se rappelle sûrement. Toujours curieux de savoir comment fonctionnait cet équipement pour avaler l'andin et le restituer dans la « wagin », il s'en est une fois approché d'un peu trop près et y est monté avec l'andin. Avant de pouvoir avertir le conducteur de cette charge insolite, Jean se trouvait déjà « enfouiné » et, un peu plus, on ne l'aurait peut-être retrouvé que sur la « tasserie » en compagnie de la meule larguée par la fourche à foin!<sup>6</sup> C'est sans doute à la suite de cet événement que Jean a décidé de devenir « police montée » sachant là ce qu'il allait monter. Il avait peut-être pris le goût des hauteurs lorsque, encore bébé, notre père le faisait danser au bout de ses bras, comme il l'avait sans doute fait pour d'autres enfants ou petits-enfants ! D'autres événements singuliers, certains cocasses, d'autres moins drôles sont venus marquer notre existence.

***Quelques exemples*** – L'un de ceux-ci, potentiellement assez grave, s'est produit un hiver lors de la coupe de merisiers (bouleaux jaunes) chez *Romain Lang*. Comme ces arbres commençaient à être atteints d'un déclin prononcé, il était urgent de les récupérer avant la venue des insectes et des champignons destructeurs. Un jour, une assez grosse branche morte n'a pas attendu, pour se laisser choir, l'action de la tronçonneuse ; il s'agissait d'un godin (sciotte et/ou godendard) ou d'une plus longue lame plate, car la « chain saw » (scie à chaîne) n'avait pas encore fait son apparition. Cette branche est venue frapper papa à l'épaule, tout près de la tête. Un peu plus et le merisier aurait causé une vraie misère. Cet accident, cependant, l'avait amené à ralentir un peu.

Une autre fois, en allant conduire Florien chez le médecin, comme suite d'un vaccin mal réussi, sa voiture – une des relèvees de la Ford à pédales –, est venue en collision avec une autre voiture. Comme il n'y avait pas encore de clignotants sur les voitures pour indiquer les changements de direction, la règle était de sortir le bras pour ce faire. Donc, le bras sorti au-dessus d'une vitre non complètement baissée, celle-ci a produit sous le choc une belle entaille dans le bras gauche de papa. La gravité de cette blessure a été atténuée lorsque papa a immédiatement reçu les premiers soins du médecin... l'autre conducteur impliqué dans l'accident. Cet accident avait aussi obligé, par ricochet, notre père à prendre des « vacances », chose qui était rare pour lui sinon inconnue. Cette blessure, cependant, avait laissé des séquelles fâcheuses, non seulement nuisibles pour l'utilisation de sa main, mais entraînant également des rhumatismes dont il ne s'est jamais trop plaint cependant. Durant sa convalescence, comme son bras droit bien reposé était impatient d'agir, il s'est occupé à des actions « collatérales », comme varloper des manches de hache, limer des scies etc. En temps normal, ce genre d'activités avait lieu les jours de tempête hivernale, l'intensité de ces manœuvres pouvant se mesurer par l'épaisseur du tas de copeaux accumulé sur le plancher de la cuisine !

***Activités sucrières*** – Pendant 50 ans environ, notre père a exploité des sucreries (érablières) comprenant jusqu'à plus de 3 000 entailles certaines années. Là aussi, les

---

<sup>6</sup> Avant la venue des presses à foin, celui-ci était déchargé en vrac du voyage par « bouchée » d'une grande fourche. Au moyen d'un réseau de câbles, le chargement de cette fourche était convoyé jusqu'à un « rail » situé sous le faite de la grange et de là vers la « tasserie » ou le fenil. La mise en marche du système était assurée par la force d'un cheval ou d'un tracteur.

méthodes pour faire bouillir l'eau d'érable ont évolué, passant de l'utilisation de petites « casseroles » à de plus grands évaporateurs, de même que celle de « courir les érables » pour la cueillette de l'eau sucrée. Les premières exploitations ont été faites sur la terre à *Piche*, ensuite à *Rivière-à-la-Truite*, à une quinzaine de kilomètres de la maison. Après, les activités sucrières se sont déplacées sur le lot à oncle Michel Ouellette également à *Rivière-à-la-Truite* et plus tard, sur le lot voisin acquis au nom de Florian – l'ainé des garçons de la famille – pour lui éviter d'endosser l'uniforme de soldat au cours de la guerre 1939-1945. Il faut dire que le fait de se marier à ce moment-là n'était plus une raison pour éviter la conscription. Florian (Madeleine, son épouse, disait « Florian » et, grande dévote, elle avait peut-être entendu parler de *Saint-Florian*, patron des pompiers vénéré en *Autriche*) a dû défricher sur ce lot un peu de terre avec un cheval en résidence pour se conformer à l'exigence de cette exemption. Le plus grand désagrément que cet obligé défricheur a eu à subir lors de cet exil fut sans doute la privation de voir les jolies filles pendant plusieurs semaines. Il ne nous aurait sans doute pas tenu rigueur d'entendre raconter que pour l'une d'elles, lors de quelques jours de relâche, genre « furlough » dans les circonstances, il est même allé jusqu'à rosser un autre prétendant et à se faire un peu retourner la pareille, Florian m'a déjà dit – en secret – que combiner colonisation et mariage aurait pu se révéler être un projet réalisable apte à éviter certains affrontements ! En aparté, disons que si Aldéo n'avait pas été déclaré inapte à l'infanterie pour une raison autre que celle de sa taille non réglementaire, sur laquelle il comptait pour obtenir une exemption semblable, la *Rivière-à-la-Truite* aurait pu s'enrichir d'un autre défricheur!



Si la guerre s'était prolongée, papa aurait eu à affronter les mêmes inquiétudes concernant Hermel. Ce dernier a cependant dû s'inscrire à des cours de protection civile lors de la guerre froide qui suivit la seconde guerre mondiale. On le voit ci-contre prêt à s'engager pour défendre notre territoire!

Quant à moi, alors étudiant au Collège Saint-Joseph en 1944, portant aussi l'uniforme de cadet, je paradais chaque jeudi en compagnie des « ados » dans la rue du village et quelquefois faisant le grand tour de Memramcook, y voyant là plutôt l'occasion d'une sortie autorisée, tandis

que les plus âgés étaient occupés à tirer de la mitrailleuse en bordure d'un ravin voisin!

Le nom *Rivière-à-la-Truite* a été appliqué, en somme, pour « magnifier » le ruisseau assez large et calme longeant ces terres, en l'honneur des truites de belles dimensions qu'il contenait en assez grande abondance. Des truites nagent encore dans ce beau cours d'eau, mais disons que les quotas actuels de prises ne permettent pas d'en suivre longtemps tous ses méandres. Un jour, Wilfrid Chassé – Titou, le mari de Réjeanne – m'avait accompagné en souvenir de l'une des pêches miraculeuses d'antan. Les mouches noires étaient venues à

bout de la patience de Titou, mais sous ce rapport, j'avais toute la patience voulue pour atteindre son quota et le mien!

Comme, dans ces premiers temps, le TGV n'existait pas entre **Saint-Hilaire** et **Riceville**, c'est en charrette que l'on transportait les produits de l'érablerie de la sucrerie vers notre domicile et la ville. L'aller-retour pouvait se faire la même journée dans les meilleures conditions mais, souvent, il fallait passer une nuitée, sinon plus, dans cette cabane avant d'entreprendre le retour. Ces années-là, les premières productions de tire et de sucre d'érable coïncidaient généralement avec le Samedi Saint et la fin du carême et, sans doute aussi pour souligner la fête de la Résurrection et en même temps la renaissance de la nature. Après le silence du Vendredi Saint, brisé seulement à l'extérieur par le bruit de la hache maniée pour la fente du bois de chauffage – que j'ai souvent effectuée ces jours-là –, il était alors bon de prendre un peu de tire pour se dérouler la langue!



Ces dégustations de tire sur la neige restent toujours une fête pour les jeunes d'âge et les jeunes de cœur. Au Madawaska, cependant, ces réjouissances ne durent que l'espace d'un printemps. Par contre, dans plusieurs endroits au Québec, on a trouvé un moyen de tenir des « parties » de sucre à longueur d'année avec dégustation sur la neige, en en faisant congeler avant sa disparition au printemps. En 2008, année record de précipitation, on a pu en congeler des tonnes!



Cette période marquait aussi le début de la fonte des neiges. Cette fonte engendrait de nombreux petits cours d'eau, au clapotis paisible, dont l'un longeant le côté ouest de la grange chez nous servait à abreuver les animaux. Ainsi on pouvait cesser ou espacer les transports de tonneaux d'eau vers l'étable, avant d'y amener l'eau courante.

Pour le sucre, papa devait également tenir compte, durant la guerre, des coupons de rationnement, pour nous comme pour les clients. Ceux-ci, cependant n'avaient pas accès aux petites cachettes situées à certains endroits à l'abri des inspecteurs, comme les enclos à grain au dessus du garage, où quelques pains de sucre ne voisinaient pas ces coupons!

En 1943, la sucrerie a été déménagée chez *Romain Lang*, plus près de notre demeure et plus accessible aux parties de sucre. Une petite cabane s'y trouvait d'abord sur l'un des coteaux. On en a ensuite construit une autre plus près du chemin principal et située plus au centre de l'érablière, et enfin une dernière, plus grande encore, au même endroit. Notre père a continué à « faire du sucre » jusqu'à sa retraite en laissant à Aldéo, à qui il avait appris tous les secrets du métier, le soin de poursuivre l'œuvre. Celui-ci, à son tour et un peu à regret, mais pour des raisons de santé ou autres, a légué à Jean-Guy, l'un de ses fils, la garde du patrimoine. Même si celui-ci n'a pas continué à entailler, d'anciennes et nouvelles érables continuent à se gonfler de sève, jusqu'au jour, peut-être, où une autre disette de sucre ou rationnement fera ressortir les chalumeaux.

Cependant, Aldéo n'a pas abandonné l'art de faire du sucre pour autant, En effet, chaque printemps, en compagnie de Micheline, sa deuxième épouse, leur cuisine devient une vraie sucrerie produisant tire, beurre d'érable et pains de sucres à partir de sirop provenant d'autres érablières du coin.



L'avant-dernière des cabanes



La dernière des cabanes



Notre père partageant le métier avec Aldéo

Les chasseurs d'érable piqué se sont un jour pointés dans le coin pour y trouver fortune. Cependant, après y avoir sacrifié quelques beaux sujets, leur récolte et les traitements appropriés pour préserver ce bois se sont avérés trop compliqués. Ainsi, pour le moment, semble-t-il, le silence règne sur les deux versants de cette petite et pittoresque montagne, sauf peut-être lors de la chasse au chevreuil en conformité ou non avec les règlements. Au sommet de celui de l'ouest, on peut admirer l'emplacement de la terre chez Ludger Nadeau et toute la région avoisinante. Les magnifiques coloris d'automne y sont là, toujours au rendez-vous, que de nombreux touristes aimeraient venir admirer. En annexe, nous reproduisons un article paru dans *Le Madawaska*, concernant l'un des anniversaires de la fondation de la sucrerie chez *Romain Lang*.

Ce métier de sucrier, malgré toute la passion qu'on pouvait y déployer, comme l'ont démontrée notre père et Aldéo, n'était pas par contre de tout repos, surtout les jours où les érables coulaient à flot. Alors, il fallait faire bouillir l'eau d'érable presque 24 heures durant, plusieurs jours de suite. Mais le fruit en valait la peine : non seulement il procurait des revenus d'appoint, mais aussi il donnait l'occasion d'échanger avec les gens, de recevoir des groupes de tous métiers ou professions, y inclus les futurs diplômés du Collège Saint-Louis.

***Bûcheron, constructeur, maître de chantier*** – Assez régulièrement et sans doute en souvenir de sa première jeunesse, notre père s'engageait l'hiver comme maître de chantier dans le « bois » (les chantiers), souvent loin de la maison, pour au moins quelques semaines à la fois. Les premières fois où il fut ainsi embauché furent, semble-t-il, dans une région du

*Témiscouata*, par où étaient venus nos ancêtres. Ensuite, lui et ses compagnons, des Michaud se rendaient dans un endroit que l'on appelait *Haut de l'Allagash*, dans *l'État du Maine, aux États-Unis*. Une année, lorsque l'automne est arrivé un peu plus tardivement que d'habitude, et donc entraînant également un retard dans la fin des récoltes, ces gais lurons arrivèrent au camp des bûcherons alors qu'il était bien rempli, au risque de devoir rebrousser chemin. Mais, un contremaître, qui les connaissait bien, dit au patron : « Ça c'est des gars des concessions des barbus – donc vaillants et expérimentés – et on devrait bien leur trouver une place et un moyen de les embaucher. » Certains autres hivers, notre père s'est engagé avec ses chevaux dans les chantiers de *Rivière-Verte*, chez la compagnie Fraser. Ces chevaux venaient peut-être s'atteler à la tâche avec entrain «jouissant » peut-être du foin qu'ils avaient aidé à récolter l'été auparavant avant qu'il ne soit acheté par la compagnie!

L'un des gros chantiers a été la coupe de bois chez *Romain Lang*, comme nous l'avons déjà mentionné. Notre père y a passé presque deux mois avec Florien et Hermel. À l'encontre des « navots », des choux et des carottes, les arbres en forêt n'avaient pas besoin d'être sarclés et désherbés. Cependant, je trouvais tout de même ces corvées, dont j'avais souvent la tâche, plus enviables que de « pleumer » (écorcer) le tremble en chassant nuées de moustiques (maringouins) et mouches noires!

Tel que mentionné ci-dessus, notre père a géré la construction de la maison familiale, de plusieurs granges, dont la première près de la maison construite en 1927, et ensuite des autres, comme celle chez *Arthur Cyr*, chez Aldéo, lors de son établissement sur la ferme de *William Lajoie*, et celles de certains voisins. Il a participé activement et pendant plusieurs jours à la construction de l'église actuelle de *Saint-Hilaire*, chargé entre autres tâches, avec l'aide de Michel Bélanger (le petit Michel) de transférer les cloches de la vieille église à la nouvelle, en prenant bien soin d'éviter toute atteinte à leur sonorité, car, selon l'adage, elles n'auraient pu se rendre à Rome pour annoncer, toute purifiée, le matin de Pâques! La ville du **Petit-Saut** doit en quelque sorte à notre père le titre de citoyen honorifique (pourquoi a-t-on changé ce nom de **Petit-Saut**, reflétant bien le terroir, pour celui d **Edmundston**? – on y trouve encore le nom P'tit-So peint sur la devanture de certaines boutiques. Pourtant, on a gardé le nom de **Grand-Saut** pour dénommer cette ville, mais probablement parce qu'il pouvait facilement se traduire par **Grand Falls**). En effet, à l'aide de ses chevaux, il a vu à préparer l'emplacement et le développement des rues Bernier et Sormany au **Petit-Saut**. Un travail qui exigeait essartage et nivellement du sol au moyen du « scraper » – les pelles mécaniques n'avaient pas encore vu le jour. Il a aussi travaillé à la construction du barrage sur la *Rivière Madawaska* près de son embouchure avec le *Fleuve Saint-Jean* : non, il ne s'agit pas d'une simple rivière, mais d'un long fleuve de grande renommée, sachons-le?

**Autres métiers** – Après avoir légué la ferme à Hermel, nos parents sont devenus citoyens du « bord », d'abord chez Florence, ensuite chez les Lang, avant de s'y construire une petite maison. Pendant les quelques années suivantes, notre père devint cantonnier, responsable de l'entretien des routes du coin. Il réussit, une année, à obtenir une subvention pour apporter améliorations à la route du « Rang des Ouellette ». Le ministère des Travaux publics avait alloué, selon les normes établies, un montant global pour la réfection de longueurs définies de cette route. Sous la gouverne de notre père, en disant sans doute

« Hurry up », les coûts totaux en furent réduits et il utilisa le solde de la somme allouée pour prolonger d'autant la longueur de réfection. Il en reçût des blâmes, car il avait outrepassé les normes. Était-ce la raison pour laquelle il ne demanda pas le renouvellement de son contrat? Nous l'ignorons. Après, ou peut-être même durant la conduite de ce travail, *Mothée* s'est occupé à divers travaux, principalement de l'entretien des propriétés d'Euclide Albert incluant le soin du petit lac situé près de leur maison.

**Rayonnement social** – *Mothée* a toujours été très actif dans le milieu communautaire et social. Il a agi pendant plusieurs années à titre de commissaire ou de secrétaire pour la petite école du rang. Il en fut aussi trésorier, avec son aide comptable Odile, et devait alors collecter les taxes et voir à l'entretien de cette école. Chaque mois de mai, l'école s'emplissait de « pèlerins » venus célébrer le mois de Marie, y compris les enfants qui s'y rendaient pieds nus pour jouir du contact avec cette terre reprenant vie. Certains soirs, l'obscurité venue, la veillée se poursuivait par la projection de films – dont un mettant en vedette Charlie Chaplin –, sur un grand drap blanc suspendu à un poteau de téléphone. C'était donc là le premier cinéma en plein air! Nous nous remémorons que Charlie Chaplin a bien influencé Aldéo, mais Hollywood se trouvait trop loin de Riceville!

Papa a également été membre et commissaire de ce qu'on appelait « l'Unité de Comté ». Après la « défusion » d'avec la paroisse de **Baker-Brook** et la fondation de la paroisse actuelle de **Saint-Hilaire**, il a siégé comme conseiller de la paroisse pendant 35 ans, pour lequel service il a reçu des mentions honorables. Il participait aux réunions annuelles des conseillers de comté, qui étaient ordinairement tenues en janvier. Les rapports de leurs délibérations se trouvent probablement dans les archives de la province. À ce poste, il a aussi eu à affronter la question de la consolidation scolaire, ce qui signifiait la mise au rancart des petites écoles et les regroupements dans de plus grandes. Ce qui inaugurerait le transport en commun des élèves vers celles-ci. À ce moment-là, ces changements pointaient vers un grand tournant incertain. Nous savons maintenant qu'ils ont démontré leur raison d'être, mais ils ont aussi dévoilé leurs moins bons côtés. Comme celui d'avoir à préparer quotidiennement la boîte à lunch, et, pour l'écolier, à attendre, aussi tôt qu'à 6 h 30 le matin sur le bord du chemin, bien emmitouflé, avec les bancs de neige pour compagnons.

Papa a activement participé à la construction de la nouvelle école de **Saint-Hilaire**, ayant à convaincre les administrateurs en poste que l'évaluation initiale des coûts était trop élevée, et le démontrant en allant chercher de nouveaux soumissionnaires avec des coûts de construction moindres.

Dans les premiers temps, la tâche des conseillers était très lourde. L'entretien des chemins était assuré par les propriétaires, mais sous la gouverne du conseiller. L'hiver, après chaque chute de neige, ces corvées exigeaient de passer la « déblayeuse » qui était tirée par deux paires de chevaux. Cette charrue ne faisait que reformer et endurcir les sillons de chaque côté d'un « neige-plein », dont l'épaisseur augmentait d'une tempête à l'autre qui, souvent, étaient assez musclées. Lors des plus violentes tempêtes, on devait souvent utiliser des pelles manipulées par de bons bras pour aplanir les plus gros bancs de neige (congères) avant de pouvoir passer à l'opération « chasse-neige ». Le printemps venu, quand la voie de neige commençait à défoncer, les chemins étaient ouverts par un bulldozer (butoir), lequel

avançait à pas de tortue, mais dont la progression était connue rapidement de tous, grâce à l'écoute téléphonique à partir de la ligne commune, moyen qui servait également à la diffusion de renseignements de diverses natures! Le passage de ce butoir était marqué de chaque côté par des murailles de neige assez impressionnantes, lesquelles, lors de leur fonte, donnaient lieu à la formation de fréquentes et larges « panses de vache ». On devait par la suite rassasier celles-ci par de bonnes couches de sable. Ensuite, une niveleuse également tirée par des chevaux et guidée par un adroit timonier venait rajeunir la route.

Avec les moyens de transport du temps (wagin et carriole) le facteur (M. Prudent « Zom » Pelletier) allait quérir le courrier à ALBERTINE pour l'acheminer au bureau de poste de COLIN OFFICE qui était alors sous la garde de Mme Dehlia (Laplante) Bélanger. La rapidité de ces courses était assurée par le beau port d'un cheval « trotteur », une rareté dans la région pour l'époque, faisant filer à belle allure tous les messages et secrets que la carriole portait. Nous n'oserions pas l'affirmer solennellement, mais il semblerait que c'est grâce à la requête de « *Mothée* » auprès de M. Gaspard Boucher, le député libéral du comté, que « Zom », – le cousin de papa par alliance –, a obtenu ce poste de facteur.

Avec la venue de l'automobile, toutes ces pratiques ont graduellement changé : la charrue motorisée et la souffleuse (chasse-neige) ont commencé à retourner vers les champs la poudrerie qui se croyait propriétaire des routes; le « grader » (niveleuse) est venu plus rapidement aplanir ces routes, d'ailleurs maintenant moins trouées, et la poussière soulevée par les voitures de plus en plus rapides est venue salir le paysage et le perron des maisons. Le progrès suivant a été d'obtenir un revêtement d'asphalte de ces routes, lesquelles sont même maintenant divisées par des lignes jaune orange, ayant pris la place des « neige-plein ». Voilà, le progrès s'était définitivement enclenché : *Mothée* pouvait en être satisfait, car il y avait activement participé. Mais il demeurait quand même en lui des brins de nostalgie pour ces anciennes tâches.

***Membre d'organisations agricoles*** - Nous ne saurions fournir ici un compte rendu chronologique et exact des implications de notre père à ce chapitre. Mentionnons, d'abord, qu'il a participé activement à la première exposition agricole tenue à l'aréna d'***Edmundston*** et il a continué d'y participer à plusieurs titres par la suite, incluant les expositions tenues à ***Saint-Basile***. À ces expositions on présentait légumes, animaux et autres produits. L'une des attractions principales pendant plusieurs années a été l'épreuve de « halage » par les chevaux. La jument *Belle*, bien dressée et complètement dévouée à notre père, a obtenu de beaux rubans lors de ces compétitions. Cependant, ses pattes arrières n'étaient pas toujours dirigées vers l'avant et une fois Hermel y a échappé « belle ». L'histoire des ces expositions et de leur contenu ont été colligés dans un livret préparé pour marquer le 40<sup>e</sup> anniversaire de ces événements. J'ai eu l'occasion d'assister à l'une des premières expositions à l'âge de 7 ou 8 ans où je me souviens avoir vu pour la première fois les mimes de « Ti-Zoune » (Olivier Guimond, pas Joachim Plourde!). Encore une fois, Aldéo a bien apprécié certaines de ses mimiques!

Notre père a également pris part à la fondation de *La Coopérative du Madawaska* et de *La Caisse populaire de Saint-Hilaire*. Il y a siégé à titre de directeur pendant un certain temps. Également, comme nous l'avons déjà mentionné, il a été le promoteur de *La beurrerie de*

*Saint-Hilaire* et de *La Laiterie sanitaire*. On a reconnu les mérites de sa contribution à ces organisations en lui décernant un certificat de membre honoraire de *La Fédération des Agriculteurs* en 1968.

**Activités charismatiques** – Nous croyons qu’il n’y a pas meilleure manière de terminer ce panégyrique par cette section. Il suffit de résumer quelques faits et anecdotes pour bien illustrer ce point.

Notre père a été connu pendant plusieurs années comme pourvoyeur des pauvres, dont il s’occupait, avec ses aides, d’une maison « dite des pauvres » ouverte à ceux et celles qui, temporairement, se retrouvaient sans logis et subsistance vitale. Notre propre maison a souvent reçu à sa table des « quêteux » dont on finissait par connaître le nom et le vécu. Plusieurs « engagés » – dont Baptiste –, ont souvent participé aux travaux de la ferme comme à la vie familiale. Ces « engagés » l’étaient, certes, pour aider aux travaux, mais d’autres pouvaient avoir été embauchés – comme plusieurs bûcherons durant le pire moment de la crise de 1929 –, suivant un sentiment de compassion de la part de notre père. L’un de ces types, un monsieur Clavette, était revenu de la guerre très affecté tant psychologiquement que physiquement, car il ne pouvait prendre que des petits repas, cinq fois par jour. Les mésaventures de cet homme n’ont jamais été des sujets de conversation à la table, mais je les ai découvertes en le côtoyant quotidiennement. Je suis convaincu que mon père les connaissait bien lui aussi ces séquelles et qu’il espérait aider ce vétéran à les surmonter en l’ayant invité à venir empoigner la fourche au lieu du fusil lors de la récolte de foin. Je pressentais que « le patron » n’oserait se plaindre du rendement de ce blessé de guerre. C’était peut-être aussi en reconnaissance du fait qu’aucun de ses fils n’avait eu à subir le même sort... Peu de temps après, M. Clavette est décédé, peut-être un peu moins hanté par ses cauchemars. Inutile de rappeler que notre mère appuyait sans réserve *Mothée* dans ces mouvements comme dans d’autres.

Même si notre père avait besoin de toutes ses heures de sommeil, il n’hésitait pas à se lever la nuit pour aider des personnes dans le besoin. Ainsi, selon un témoignage d’Hermel, il n’a pas tardé une nuit à atteler un cheval pour répondre à l’un de ces appels. Une telle nuit scintillante d’un vif clair de lune, un bruit inhabituel est venu réveiller Hermel. Par la fenêtre, il a alors vu papa partir à toute vitesse, tenant fermement les rênes (cordeaux) du cheval qu’il avait attelé à la carriole. La seule explication qu’il a pu recevoir de cette expédition fut d’apprendre que « les sauvages » (ou la cigogne, si vous préférez, chargée de faire la livraison des bébés) étaient venus rendre visite à une maman des alentours, qui avait sans doute un urgent besoin de la sage femme ou du médecin que notre père était allé quérir.

Un événement, un peu cocasse, concernant les services nocturnes rendus, mérite également qu’on le souligne. Ainsi, par une nuit d’hiver, un peu après minuit, Gédéon Corriveau et moi revenions de chez les Bélanger – dont nous fréquentions les filles. Au volant de la Cadillac de son père, Gédéon était tout rêveur, Sur la route nouvellement recouverte d’une fine couche de neige, il a perdu le contrôle de la voiture qui a tenté d’élargir la route, près de chez Vittorie. Que faire? Gédéon n’était pas membre du CAA – d’ailleurs il n’existait pas encore de cellulaire pour communiquer à distance –, et mes bras

n'osaient pas affronter ce mastodonte pour le replacer sur la bonne voie. Je me suis donc rendu à pied chez nous. Avec grande appréhension, donc, j'ai osé aller frapper à la porte de chambre de mes parents. En expliquant la situation, au lieu de la riposte à laquelle je m'attendais, mon père, sans « mot dire », s'est habillé rapidement, a attelé le puissant cheval *George*, et celui-ci d'un bon élan a ramené l'égaré sur la bonne voie. Vingt minutes plus tard, le bon samaritain pouvait regagner son lit, moi, le mien, et Gédéon se rendre chez lui, mais nous avec l'intention bien arrêtée de parcourir à nouveau ce chemin, beau temps mauvais temps. Les preuves existent par la venue subséquente de petits Corriveau et Ouellette!

Cet esprit de service était prodigué aux vivants comme aux morts. À ce propos, un événement impressionnant – incrusté dans la mémoire de Hermel –, concerne l'enterrement de M. *Willie Collin*, l'un de nos voisins. Décédé le jeudi de la semaine précédant la Semaine Sainte, celui-ci devait être enterré le lundi suivant. Avant le Dimanche des Rameaux, une tempête d'une intensité égale à celle dite du siècle (de 1973) ne s'était pas évanouie avant d'avoir laissé sur le chemin – que la lourde machinerie des Travaux publics venaient juste de dégager –, plus de 150 cm (cinq pieds) de neige. Ce dimanche-là, les seules personnes du rang à avoir pu se rendre à l'église étaient papa et Hermel, les messagers de la nouvelle. Au sortir de l'église, M. *Armand Albert*, le mari de *Claire*, fille de M. Collin, sont montés dans la carriole pour venir rejoindre le reste de la famille qui s'était résignée à pratiquer la seule méthode d'embaumement du temps, soit la congélation du corps jusqu'à l'ouverture du chemin. Pour éviter cet acte draconien, papa suggéra à Armand de proposer à la famille du défunt d'organiser un relais de chevaux parmi les plus vigoureux et capables de surmonter à tour de rôle les bancs de neige encore moelleux. Ainsi, le service funèbre put avoir lieu encore à temps. Cet événement prenait sans doute une signification profonde pour notre père, car, avant de mourir, M. Collin lui avait demandé de passer le soir à son chevet pour se réconcilier au sujet d'une légère brouille survenue entre eux quelque temps auparavant.

Toutes ces ouvertures vis-à-vis son prochain et le monde étaient certes entretenues par un grand esprit de foi, de confiance et de piété. Notre père ne se rappelait peut-être pas tous les chapelets du soir dont les fatigues du jour venaient le distraire. Cependant ces petits manquements étaient sûrement compensés par sa dévotion au Sacré-Cœur, et dont les grains du chapelet « dit du Sacré-Cœur », soit doux Cœur de Jésus, priez pour nous, récité durant le mois de juin, s'égrenaient plus vite que ceux du « Je vous salue Marie ». Cette dévotion au Sacré-Cœur l'a accompagné toute sa vie. Il est demeuré membre de la *Ligue du Sacré-Cœur* et, lors de son séjour chez Réjeanne, il assurait des heures de garde chez les *Sœurs du Saint-Sacrement*, tout près de la rue Philippe.

Voici en guise de conclusion : notre père, voyant de là-haut (voir page 5) que la mondialisation des grands espaces de cultures spécialisées a rendu difficile la survie des terres défrichées à grand peine, pourrait, à la manière humaine, s'assombrir et avoir envie de prendre à son compte quelques vers de l'un des poèmes d'Oliver Goldsmith écrit vers 1750 (extrait de *The Deserted Village*, in : *Poetry in English : an Anthology* : M.L. Rosental General Editor, pp. 451, 461) que je traduis librement, en y adaptant le sens :

*Aimable coin de terre, le plus joli du rang  
Où l'air pur et froid envoûtait les sillons  
Où le réveil du printemps annonçait déjà la moisson  
Suivant les floraisons mûrissant  
D'un été alors chaud et langoureux.  
Climat d'innocence et de moments heureux  
Voilà le berceau de ma jeunesse  
Où tout ce paysage était mire enchanteresse  
Reflets d'un humble abandon  
Témoins d'une besogne humblement accomplie avec passion.  
Combien souvent n'ai-je pas contemplé  
La verdure de ces champs et coteaux à grand peine défrichés?*

.....  
*Mais les temps ont changé  
Laisant aux souvenirs rêvés  
Ces doux, grands et fertiles moments  
Ces désirs peu contraignants  
Ces saines activités  
Qui enrichissent cette vie paisible et rangée  
Reflétée dans chaque regard  
Laisant de toute part  
Percevoir davantage le vert des semences  
Faisant place maintenant avec constance  
Aux sapins et épinettes blanches  
Et comme habitants de ces bois  
Ours, coyotes et même couguars... un peu faisant la loi.*

Si notre père avait pu prévoir les transformations rapides des modes de vie de l'après guerre, aurait-il songé alors à orienter autrement ses efforts et à se « recycler » comme beaucoup dans ce coin de pays ont dû le faire? Est-il nécessaire de se poser la question? Ce qu'il importe de retenir avec fierté, c'est que **Mothée**, maintenant en compagnie de son saint patron, Timothée – dont la fête se trouvait alors également le 24 janvier –, fidèle compagnon de saint Paul, voit sûrement que, comme eux, son pèlerinage sur la terre avait une mission, un moment d'éternité, qu'il a su dans les circonstances de son vécu remplir au mieux de ses dons et de sa connaissance. Il a été un pionnier de son époque et les valeurs défendues et vécues pleinement demeurent en exergue même dans un nouveau contexte toujours en évolution, Le monument commémoratif qu'on voit ci-dessous, installé près de notre maison, entouré de la parenté et de nombreux descendants, sera toujours là pour l'attester, un peu comme un « menhir », que les visiteurs dans les siècles à venir, pourront considérer comme témoin d'épanouissement d'une grande « tribu d'irréductibles » (voir Astérix et Obélix!).



Les sueurs du défrichement entrepris par notre grand-père Édouard a donné ses fruits en léguant une nombreuse descendance dont plusieurs membres (sans compter les absents, comme ceux de ma famille) se sont réunis près de ce monument. Les fils cadets d'Édouard, Timothée et Claude, en posant leur main sur ce monument, le consacrent en quelque sorte. L'inscription sur cette plaque commémorative se lit ainsi :

« Hommage à Édouard Ouellette et Osythée Bélanger  
mariés le 30 - 1-1877, établis ici en 1887 »

Leurs descendants, le 10 juin 197

Donc, du zénith, Timothée en compagnie d'Odile et des autres membres de la parenté et amis, comme de nos ancêtres qui les y ont précédés ou rejoints, peuvent sûrement admirer aussi la reprise de belles forêts qui redeviendront une richesse. Cette nouvelle croissance sera appelée éventuellement à combler la rareté du bois qui commence à se manifester. D'embaras qu'ils étaient au défrichement – mais tout de même en comblant d'autres nécessités –, ces nouveaux produits de la terre redeviendront des bienfaiteurs. Ainsi ils seront aptes non seulement à fournir des matériaux de qualité, mais aussi, en remplacement du sarrasin et autres denrées, favoriseront la venue de succulents champignons comestibles, tels les cèpes et les girolles et autres genres que les gourmets recherchent à grand prix, mais sans ignorer la présence de certains qui sont très toxiques. Par crainte de ceux-ci, on nous avait alors invités à éviter de toucher à ces champignons que l'on appelait alors parapluies de crapauds et agents de verrues!

Cependant, le parcours de la route du « Rang des Ouellette » (photo ci-dessous) demeurera toujours « l'aorte de ces terres », permettant dans ses parcours et détours d'admirer les splendeurs du paysage, avec peut-être pour quelques décennies encore la possibilité de jouir de la vue de ces îlots de terre témoins du labeur des ancêtres !



De la route près de chez « Hubald », la vue sur « La Montagne rouge » en hiver, les terres chez William Lainey, celles avoisinantes chez Arthur Cyr et, tout au fond à gauche, un aperçu des « terres du large ».

Comme toute dernière partie, voici la traduction libre d'autres vers de Goldsmith :

*Sa maison était connue de tous les « quêteux »  
Qui à la mode de certains savants un peu vaniteux  
Portaient longues barbes en broussaille  
Retombant sur leur poitrine avide de ripailles  
Pour y bien garder leur cœur au chaud  
Et couvrant un visage bien hâlé et costaud.  
C'est aux déboires de ces preux*

*Plus qu'à leurs errances en tous lieux  
Qu'il s'occupait  
Avec grand intérêt.  
Ainsi il avait fierté  
À soulager les pauvres blessés  
Et même les manquements à cet égard  
Voisinaient la vertu et ne savaient tort  
Et à chaque demande il était attentif  
Pour offrir un petit sédatif.  
Il priait et s'attendrissait pour tout  
Et comme un oiseau volant en coucou  
Tendrement enseignant à ses oisillons  
À atteindre les hauteurs nées des sillons.  
Il s'ingéniait à y trouver les moyens  
Il regrettait chaque retard à donner réconfort et soins  
Essayant de faire germer l'espérance  
Pour un monde meilleur... en toute instance.*

En résumé, notre père laisse le souvenir d'un être dévoué, passionné par son métier, fidèle à son accomplissement, et animé de persévérance et de convictions inébranlables, un homme dont le non-dit cachait plus souvent qu'autrement une profondeur qui aurait mérité que chacun y soit plus attentif...

Un témoignage semblable a été donné par Huguette lors des funérailles de notre père. Nous en reproduisons ci-après la version française. Certaines pensées font écho à notre texte, mais comprennent tout de même l'ajout de petits détails ou de légères différences de perception qui ne font que renforcer nos témoignages.

**« Quel grand homme il a été ! »**

Il était bon, compatissant et dévoué à sa famille, à son église et à sa communauté paroissiale. Cet esprit de disponibilité était soutenu par une vigueur spirituelle exemplaire. Son exemple de citoyen engagé et d'appartenance à la vie familiale inspirait une ligne de vie à tous ceux qui le côtoyaient. Il était humble, tolérant, attentif aux moins fortunés et à ceux dans le besoin. Cependant, il n'hésitait pas à dénoncer ceux qui, par abus de pouvoir, en venaient à exploiter les autres. Ceux qui, pour cette raison, étaient susceptibles d'entrer en conflit avec lui ne pouvaient passer outre à son rigoureux sens de la justice. Sans relâche, il contribua à défendre l'intérêt de sa paroisse et il eut à cœur son développement. Seul le travail acharné à faire fructifier ses lopins de terre pouvait rivaliser avec la fierté de ses origines, de son peuple et de ses coutumes.

**« Quel père admirable il a été ! »**

Il serait difficile de mesurer l'héritage de ténacité, de respect des autres, de fierté et de dignité personnelle qu'il nous a légués. Ses descendants gardent l'assurance que cet esprit d'homme fort qui a su mener jusqu'à la fin le bon combat sera transmis de génération en génération. Ses enfants garderont toujours frais en mémoire son enthousiasme pour le Charlemagne ou le 45; souvenirs qui peuvent paraître de peu d'importance, mais qui, pour

nous, sont grandis et ineffaçables du fait qu'ils rappellent l'attachement d'un père à ses enfants; souvenirs parmi d'autres, évocateurs, comme l'aller hebdomadaire avec lui à la ville offrir à des clients amicaux et fidèles les fruits de son labeur tels les produits de l'érable; souvenirs de la berçante toujours accueillante dans la cuisine; les jouets fabriqués de ses mains; et les sucreries et fruits particuliers à la Noël et la touchante bénédiction au matin du Jour de l'An, traduite par lui avec la plus grande soumission au Seigneur.

Il nous a donné tout ce qu'il possédait, au meilleur de ses riches capacités. Seigneur, nous Te remercions de nous avoir donné ce père à qui tu as permis de vivre une vie des plus remplies, laquelle à son tour ne peut que nous inspirer à en faire autant. Nous nous réjouissons qu'après ses dernières années de souffrance et sûrement de solitude, Tu aies daigné le rappeler à Toi, pour aller rejoindre celle qu'il a tant aimée.

Amen.

## LES DESCENDANTS DE TIMOTHÉE ET ODILE

La photo ci-dessous montre la famille réunie lors du mariage double de Corinne et de Florence avec, respectivement, Ludger Nadeau et Louis (« Pit ») Chassé, un jour d'août 1941, annonçant en puissance le berceau de la génération des nombreux descendants de Timothée et Odile. Le jeune à l'avant est Raymond, le blond plus haut à gauche, la tête penchée, c'est moi, et Huguette est assise sur les genoux de notre père. On reconnaît bien les autres membres de la famille à l'arrière ainsi que certains du grand nombre d'invités, tel M. Zom, testant la solidité du poteau de la galerie! Soulignons en passant que ce double mariage fut suivi par d'autres mariages semblables dans la famille, comme ceux de Florian et d'Aldéo.

Ce jour-là, je me suis demandé si ma mère pleurait de joie ou d'appréhension : elle voyait les plus vieux de la famille quitter le nid, surtout Corinne, la gardienne de la maison en quelque sorte, qui allait demeurer à plusieurs kilomètres de chez nous. Nos parents n'avaient pas craint les dépenses pour recevoir les invités de la noce. Ils avaient même garni certains hors-d'œuvres d'olives vertes, une exclusivité chez nous dans ce temps-là. Je fus surpris le lendemain matin d'en retrouver une certaine semence à l'arrière de la maison, expliquant la visite de certains à cet endroit!

Nos parents n'avaient pas servi les grands crus de champagne ou de vin, mais il y avait un peu de sherry et des boissons gazeuses tel le « Moxie », et peut-être aussi un vin artisanal. Mais certains fêtards avaient trouvé le moyen de contourner « la prohibition » en gardant certaines autres boissons artisanales bien fraîches dans une source jaillissant près de la route au haut de la côte, sous la garde d'Armand Boucher et d'Élude Landry! Il y avait eu une ombre au tableau. Le cadet Raymond voulait aussi être de la fête : il avait voulu faire résonner le son du cor en soufflant dans un « corps » (baril) vide de gazoline (d'essence) pendant un peu trop longtemps, et il était tombé dans les vapes! Malheureusement, il m'avait entendu m'exercer à ce jeu quelques jours auparavant. Mais, heureusement, après avoir reçu la respiration artificielle, il avait pu se rétablir très rapidement pour être en mesure de goûter le gâteau de noces. C'est peut-être par réminiscence de cet événement qu'un riche morceau de gâteau est venu par la suite régulièrement agrémenter ses déjeuners...



# **ODILE LAINEY, ma mère**

Par

**FLORENCE OUELLETTE-CHASSÉ**

## ***PRÉFACE***

Récemment, j'entendais un commentateur à la radio dire que le manque de vénération envers ceux qui nous ont précédés est souvent germe de division entre les vivants. De son côté, le Cardinal Marc Ouellet, en parlant des jeunes auxquels il veut porter une attention spéciale, a dit ceci: « Je sens qu'il faut investir sur les liens entre les générations. » Lors d'une rencontre avec celui-ci, en apprenant mon nom de Ouellette, il m'a dit en rigolant: « Enchanté, nous sommes sur la même longueur d'onde avec l'Esprit-Saint. » Sans doute, il y a de grands comme de petits récepteurs!

Dans cette veine, on peut constater que de plus en plus, les descendants des pionniers de notre coin de pays aiment remonter à leurs racines et décrire en guise d'héritage les troncs qu'elles ont nourris. Mue par ce souci, Florence, l'aînée des membres de la famille encore vivants, a été inspirée d'écrire l'un de ces embranchements qui s'est épanoui et a grandi à Saint-Hilaire (N.-B.), et de rappeler avec brio en particulier celle qui en a marqué les jalons, Odile Lainey notre mère, en compagnie de Thimothée, son époux. Florence ne s'attarde pas à décrire le vécu de notre père, né à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle et qui a presque vu le tournant du suivant. Le concernant, elle ne relate que les faits jetant un éclairage sur cette vie commune. Notre frère Hermel est à parfaire le récit des réalisations se rattachant plus particulièrement à notre père et paraîtront d'ici peu comme un autre tome à cette rubrique. Dans ces souvenirs, il ne faudrait pas y chercher un historique complet et chronologique des événements, mais y trouver mention des faits les plus marquants de la vie de nos parents. En somme, nous voyons dans ces récits comme la splendeur d'une belle moisson qui s'est amassée dans les greniers de notre survivance, à l'égide de Félix Leclerc, disant: « Les blés sont mûrs et la terre a produit son fruit », et a donné lieu à de nouvelles semences prêtes à en perpétuer les bienfaits. Nos parents nous ont fourni le terreau, certes à l'occasion un peu caillouteux, à l'image des moraines du coin, qui a permis de devenir ce que nous sommes. La lecture de ces mémoires m'a personnellement permis de redécouvrir davantage sinon de découvrir les traits dominants laissés comme en filigrane en chacun de nous par le vécu de nos parents. Ainsi, je crois ne pas exagérer en disant que la persévérance dans notre entreprise et la fidélité dans nos engagements sont remarquables.

La curiosité, l'amour de la langue (et des langues) et le grand désir de connaissance ont été inculqués en nous tous grâce à l'esprit avant-gardiste de notre mère, soutenue par la grande générosité et l'ingéniosité de notre père. C'est pourquoi il a semblé opportun de parler en même temps de chacun des membres de la famille, car les voir réussir le mieux possible leur vie a toujours été l'une des principales ambitions d'Odile et de Timothée. Quant à moi, ayant vécu par sauts et par bonds dans la famille, à partir de l'âge de 12 ans, c'est souvent de loin que j'ai vu évoluer la vie familiale. Je remercie Florence de nous avoir donné l'occasion de mieux connaître cet aspect – en passant, toutes les belles qualités qu'elle dit de notre mère peuvent aussi s'appliquer à elle.

Carole et moi avons eu le plaisir d'avoir parcouru pendant six semaines une partie de l'Europe en compagnie de Florence et de Réjeanne (les deux ayant déjà passé la soixantaine), dont la présence nous a permis de confirmer certains des traits mentionnés ci-dessus : capacité d'émerveillement devant musées, châteaux, monuments, cathédrales et églises (dans lesquels Réjeanne n'omettait jamais de dire une prière et se rappelant sans doute dans son esprit d'ordinateur les dates précises de la construction de ces églises), montagnes et plaines, moulins à vent, etc., qui permettaient de voir sur les lieux ce dont nous avons entendu parler ou chanter par maman comme ce chant qu'elle répétait parmi d'autres « Il est dans la Hollande ! » Marie-Odile, la cadette de ma famille, alors âgée de trois ans et demi durant ce voyage les appelait les deux petites vieilles, mais tout transpirait la jeunesse car c'était pour nous une renaissance. C'est dans le but de perpétuer le souvenir de sa grand-mère qu'elle n'a pas eu le bonheur de connaître, que nous avons appelé notre dernière fille Marie-Odile.

*Guillemond Ouellette*

Ma mère, Odile Lainé (Lainey), l'aînée d'une famille de cinq enfants, est née le 9 mars 1897. Ses parents demeuraient sur une ferme aux limites sud de la paroisse de Saint-Hilaire, en face de l'école du district de Verret.

Sa mère, Catherine Bélanger, était de descendance canadienne-française. Toute petite bonne femme, elle était vive, jolie, douce et toujours souriante. Odile lui ressemblait beaucoup.

Son père, Joseph Lainey, était de descendance irlandaise (*c'est une croyance de ma mère, mais pas certain que ce soit exacte*) . Il était têtu et doué d'une forte personnalité : caractère qu'il transmit à sa fille Odile. Il était considéré comme un homme très charitable et qui aidait beaucoup les moins fortunés.

Ses parents vivaient au temps de la construction du premier chemin de fer de la région qui passait sur les terres appartenant à Joseph. Grâce à leur grande maison, les Lainey s'offrirent à garder des pensionnaires, des ingénieurs qui travaillaient à la construction du chemin de fer.

Odile, ayant terminé les grades enseignés à l'école du district, resta ensuite aider sa mère à la maison plutôt que d'aller travailler comme servante dans d'autres familles, comme il était alors coutume. Sa mère lui remettait comme gages une partie de l'argent que les pensionnaires lui donnaient. Odile économisait le tout en vue de continuer ses études afin de devenir une enseignante, une maîtresse d'école, comme on disait alors.

À l'âge de 16 ans, alors que les pensionnaires étaient partis et que sa sœur Èva pouvait la remplacer à la maison, elle put enfin réaliser son beau rêve : celui de devenir enseignante.

Elle commença par aller étudier au couvent des religieuses à Saint-Basile. Elle y suivit les cours pendant deux ans et réussit avec grand succès les examens, ce qui lui permit d'entrer à l'École normale de Frédéricton, le seul endroit dans la province où elle pouvait obtenir un certificat d'enseignement. Tous les cours y étaient donnés en anglais à l'exception de la grammaire et de la littérature françaises. Là aussi, elle obtint son certificat avec grande distinction, preuve de sa grande maturité de caractère.

Munie de son diplôme bien mérité, elle vint enseigner dans le « Rang des Barbus » à Saint-Hilaire, ainsi surnommé d'après les premiers habitants qui portaient de longues barbes. Ils étaient, entre autres, « des Ouellette, des Pelletier, des Landry et des Lainey ».

Elle pensionna chez une brave famille, M. et Mme Baptise Pelletier. Elle trouve les gens du rang très accueillants, très charitables et d'une belle simplicité.

Les habitants savaient bien se divertir malgré leur isolement. En effet, ils n'avaient pas d'auto ni de téléphone ni électricité, car ces facilités n'étaient pas encore installées. Ils se rassemblaient souvent dans une maison assez grande pour recevoir une quinzaine d'invités. On y chantait et plusieurs avaient de très belles voix. Je pense entre autres à Mme Anais Pelletier (Bélanger), suivie plus tard de ses garçons et filles. Il y avait des danseurs, des gigueurs, des joueurs de violon, d'harmonica, etc.

À l'école, tout allait bien pour Odile. Elle savait intéresser et stimuler ses élèves. Tous faisaient de rapides progrès malgré le grand nombre d'élèves fréquentant l'école, parfois atteignant la quarantaine. Elle enseignait tous les grades de la 1<sup>ère</sup> à la 8<sup>e</sup> année. Elle avait toutefois de l'aide de la part des plus grands. Ceux-ci voyaient à la correction des devoirs effectués durant la classe, ainsi qu'à la pratique de lecture tenue dans un coin à l'arrière de la pièce, pendant que la maîtresse travaillait au tableau avec d'autres groupes. Comme elle avait une belle voix enrichie de cours de chant suivis au couvent, elle leur enseignait le chant à son tour. Plusieurs fois durant l'année les élèves donnaient de petits concerts qu'on appelait *séances*. Les plus talentueux récitaient des poèmes ou encore des déclamations, ce qui les rendait moins timides et leur donnait confiance en eux-mêmes.

Odile a toujours accordé une grande importance à l'enseignement de la religion. Les élèves faisaient leur prière et la connaissance du catéchisme était exigée pour faire la Communion solennelle. L'Histoire Sainte était la leçon du vendredi matin, présentée comme des cours d'histoire, ce qui intéressait beaucoup les élèves.

Après quelques temps, un beau grand jeune homme commença très discrètement à faire la cour à la maîtresse d'école. Son nom était Timothée (Mothé) Ouellette. À peine âgé de 19 ans, il était propriétaire d'une assez grande ferme que lui avait léguée son père décédé un an plus tôt. Sa mère et un frère plus jeune demeuraient avec lui.

Odile tombe amoureuse à son tour, et la conscription pour la guerre de 1914 menaçant, Mothé et Odile décidèrent de se marier aux Jours Gras, c'est-à-dire les derniers jours avant le carême. Le père d'Odile n'accepta pas du tout ce mariage. Il espérait peut-être, pour sa fille, un homme plus riche ou du moins un résidant « du bord »<sup>7</sup>. Le caractère supposément irlandais de la petite Odile (elle pesait à peine 100 livres) se manifesta dans toute sa force contre celui de son père. Elle et Timothée se marièrent donc le 11 février 1918. Le père d'Odile refusa de la conduire à l'autel ainsi que d'assister à son mariage. Sa mère fut donc dans l'impossibilité d'y assister elle aussi. M. Pelletier, où elle pensionnait, était le cousin de papa du côté de sa femme et il lui servit de père à son mariage. Il servit ensuite, comme c'était la coutume, le repas de noces tout comme si elle eut été sa propre fille. Chose à ne pas oublier : un an après le mariage, Timothée et son beau-père étaient devenus, et le sont restés, les meilleurs amis du monde. Entretemps, Joseph avait appris à connaître son gendre et à apprécier ses belles qualités. D'ailleurs, nos parents ont toujours eu le souci de ne pas

---

<sup>7</sup> En référence aux personnes établies dans les lotissements plus au sud, en bordure de la rivière (fleuve Saint-Jean) quelques années auparavant.

laisser les discordes s'établir pendant longtemps. Odile déménagea chez son époux et termina son terme d'enseignement. Elle ne peut retourner enseigner en septembre suivant car elle était enceinte. Elle commençait une nouvelle carrière, celle de maman et de femme au foyer avec ses mille et un métiers. Grand-maman Ozithée<sup>8</sup> demeura avec elle quelques années et se maria ensuite avec un voisin devenu veuf, le grand père Ernest Pelletier.

Ozithée aidait maman dans sa nouvelle tâche qui était de préparer la venue du bébé. Comme ce bébé serait le premier-né, il fallait préparer le trousseau au complet car il allait servir pour les autres poupons à venir. Tout était fabriqué à la main : les langes, les camisoles, les deux douzaines de couches blanches, et ainsi de suite. Toutes les autres pièces de linge étaient cousues ou tricotées. Il fallait aussi préparer les choses nécessaires à l'accouchement qui avait toujours lieu au foyer. Heureusement, il y avait dans une chambre du deuxième étage (genre d'attique) un berceau qui avait vu naître la génération précédente et qui attendait pour servir à la génération suivante. Avec quelques retouches, il serait encore très attrayant. À part ses nombreuses occupations, maman apprenait, avec l'aide de grand-maman Ouellette, son rôle de fermière.

Hilda, l'aînée d'une famille de 12 enfants, naquit le 27 novembre 1918, 10 ½ mois après le mariage de papa et maman. Maman, malgré sa petite taille, était robuste et ses accouchements n'étaient pas trop difficiles. À tous les 15 ou 18 mois arrivait un nouveau bébé, toujours le bienvenu.

Maman commença sa vie de maîtresse de maison et à la fois celle de fermière. La tâche était lourde vu le manque de mécanisation. Pour le lavage, il fallait chauffer l'eau sur le poêle dans un grand chaudron qu'on appelait « boiler », frotter le linge sur une planche à laver et l'étendre dehors ou sur des cordes dans la maison durant l'hiver. Peut-être que c'est en faisant ce travail en chantant que certains ont commencé à se servir des planches à laver comme instruments de musique !

Papa, de son côté, avec beaucoup de courage, d'ingéniosité et avec l'aide d'hommes engagés, continuait à augmenter ses revenus. Il avait acheté deux fermes voisines de la sienne et des lots boisés. Avec le temps, le nombre d'animaux alla en augmentant. Mais il fallut attendre la naissance de quatre filles (Hilda, Florence, Corinne et Réjeanne) avant la venue du premier garçon (Florien). S'ensuivit un autre garçon (Aldéo), puis encore un autre (Hermel). Là c'était devenu encourageant d'agrandir la ferme ! En attendant l'aide des garçons, maman aidait papa surtout en s'occupant des animaux tels les petits moutons dont certains à qui il fallait souvent donner le biberon comme à des bébés, les petits cochons, les petits veaux, les poulets, etc. En plus, elle cousait presque tous nos vêtements, tricotait les bas, les mitaines pour toute la famille ainsi que les combinaisons pour papa et les garçons.

La plus grande partie des aliments que nous mangions provenaient des produits de la ferme : viande salée, bœuf congelé (grâce aux rudes hivers) que nous enveloppions dans

---

<sup>8</sup> Devenue veuve suite à la mort du grand père Édouard.

des draps et qu'on enfouissait dans un carré d'avoine, boudin, cretons, beurre, etc. Plus tard, avec l'arrivée de la mise en conserve, maman avait toujours une grosse quantité de pots de viandes, de légumes ou de fruits rangés sur des tablettes dans une armoire de la cave.

Malgré leurs nombreuses occupations, papa et maman trouvaient du temps pour se divertir. Les activités sociales avaient un peu changé. Maintenant, c'était plutôt des soirées de cartes entre voisins, des « barlans »<sup>9</sup> de pommes (le casino du temps !), des soirées de musique et de chants aux grandes occasions (noces, Mardi Gras, fêtes), des pique-niques l'été, des parties à la cabane à sucre le printemps, ainsi que des visites à la parenté. Les recettes des « barlans » et des soirées de cartes étaient souvent au profit de la paroisse. À ces occasions, on y invitait même les gens « du bord ». Les femmes confectionnaient des pâtisseries et friandises (sucre à la crème) que l'on vendait ensuite aux enchères. Tout l'argent ainsi amassé était remis à la paroisse. Chaque année, les bazars étaient aussi un beau divertissement pour les paroissiens et les gens des alentours.

Les plus belles fêtes paroissiales étaient sans aucun doute les grandioses cérémonies religieuses, comme les réceptions lors de la visite de l'évêque ou encore lors de l'exposition du Saint-Sacrement sur un autel érigé à l'extérieur de l'église.

En 1928, papa et ses hommes engagés logèrent une nouvelle maison, celle où Hermel éleva sa famille et où il demeure encore aujourd'hui. Il y eut probablement un « frolic » de plusieurs jours pour commencer la construction de la maison comme c'était alors la coutume.

Maintenant qu'il avait assez de place pour le loger, papa avait un employé permanent qui faisait pour ainsi dire partie de la famille. Les hommes engagés étaient surtout des jeunes sans beaucoup d'instruction et à l'avenir incertain. Maman les instruisait un peu en même temps qu'elle nous faisait faire nos devoirs et papa les payait un salaire en plus de les loger et de leur montrer à travailler comme s'ils eussent été ses propres fils. Plusieurs sont restés attachés à la famille, dont un entre autres (Baptiste Bérubé). Après être demeuré chez nous plusieurs années et grâce à ses quelques économies, il a pu un jour s'installer sur une petite ferme qu'il agrandit, y devenant un agriculteur prospère, tout en fondant une belle famille.

Après avoir complété les grades enseignés à l'école du rang, ma sœur Hilda et moi avons été appelées à remplacer maman à la maison parce que celle-ci retourna à l'enseignement. Ensuite ce fut le tour de Corinne de s'occuper de la maison jusqu'au jour de son mariage. Réjeanne remplit également cette fonction quelques temps. Toutefois notre mère dut arrêter d'enseigner à différents intervalles afin de donner naissance à trois autres enfants (Dorice, Guillemont et Dorilla) – plusieurs demandent encore à ce frère gâté (Guil) où maman a bien pu pêcher ce nom-là – et finalement aux deux derniers de la famille, Huguette et Raymond. Le soir, après sa journée d'enseignement, maman nous aidait à préparer notre travail pour le lendemain et surveillait les devoirs de ceux qui allaient encore à l'école tout

---

<sup>9</sup> Barlan = brellan

comme elle le faisait auparavant avec nous. Presque tous les soirs, avant d'aller au lit, nous avions un genre de récréation pendant laquelle on chantait ou on nous racontait une histoire. Durant les beaux jours de l'été, le tout se passait dehors sur la galerie. Ensuite, on disait le chapelet en famille et bonsoir, au lit tout le monde ! Hilda et moi y compris car il fallait se lever tôt le lendemain.

Les plus vieux des garçons (Florien et Aldéo) s'en allèrent étudier au Collège d'agriculture à Saint-Joseph de Memramcook. Hermel, quant à lui, suivit un peu les mêmes cours, donnés par le même professeur, mais cette fois à Saint-Basile. Guil étudia au Collège classique de Memramcook pendant huit ans, et ensuite, après deux années passées à l'École d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, il termina ses études à l'Université Cornell (état de New York) où il obtint un doctorat. Les autres garçons continuèrent à travailler sur la ferme familiale jusqu'à leur mariage ou peu de temps après. Florian et Aldéo s'installèrent ensuite sur des terres voisines que papa leur avait léguées. Hermel travailla à différents endroits pour quelques années. Pendant ce temps, il demeurait tout près de chez moi, rue de la Pointe.

Raymond et sa femme Sylvia demeurèrent avec papa et maman quelques temps avant d'aménager sur la ferme de Willard Lajoie, le mari d'Hilda. C'est à ce moment que Hermel revint au métier d'agriculteur et que lui et Jeannette prirent possession de la ferme familiale en y emménageant avec leur famille.

Tous les enfants, maintenant mariés, demeuraient soit dans la paroisse soit à Baker Brook (Corinne), ou à Edmunston (Réjeanne, mariée au frère de Louis Chassé, mon époux), mais Huguette et Guil dans des endroits plus éloignés, l'une à Niagara Falls, et l'autre à Québec. Les visites de ceux-ci à la maison avec leur famille étaient souvent fort attendues, mais les allers et retours inquiétaient beaucoup maman jusqu'à ce que les visiteurs soient arrivés à bon port. Cela illustre d'ailleurs un autre trait de sa personnalité, elle s'inquiétait pour tout et rien comme nous le lui disions, mais courageuse et gardant la tête haute pour affronter les grandes épreuves.

Vu les changements encourus dans les pratiques agricoles, laissant la forêt reprendre graduellement ses droits, seuls Hermel et Aldéo ont pu continuer en quelque sorte le métier d'agriculteur, Hermel se spécialisant dans l'industrie laitière, et Aldéo dans les produits maraîchers (le jardinage) et l'acériculture ; d'ailleurs, il n'a pas cessé de mettre à profit son savoir-faire, même en ville ! Après un certain temps, Florian, sans complètement délaisser la terre, a plutôt opté pour la mécanique et la conduite d'autobus scolaires. Raymond, pour sa part, a, par lui-même, appris à diagnostiquer maladies et insectes des plantes ou autres agents causant des dégâts aux fruits et légumes et a travaillé plusieurs années comme inspecteur au Département d'agriculture et alimentation du Canada.

Après que les enfants purent voler de leurs propres ailes, maman a continué à enseigner presque continuellement jusqu'à passé ses 60 ans.

En 1959, papa et maman décidèrent enfin de prendre leur retraite, mais c'était peu dire car ils continuaient à s'occuper d'un ou même de deux de leurs petits-enfants, entre autres ceux d'Hilda et de Corinne qui sont décédées en bas âge en laissant chacune dix enfants ; ils ont également gardé pendant un certain temps le fils aîné de Réjeanne, lors de son hospitalisation à Saint-Basile, et des enfants de Raymond.

Après avoir vécu à loyer et chez moi un certain temps, papa acheta un terrain au village tout près de l'église et commença immédiatement à se bâtir un nouveau chez soi. Dès que la maison fut prête, ils y emménagèrent. Restait à bâtir le garage, ce qui occupait papa pendant que maman vaguait aux soins du ménage et préparait les repas. Elle venait aussi me donner un coup de main. Elle aimait aider les plus jeunes à faire leurs devoirs et à réciter leurs leçons. En revenant de l'école, ma fille Jocelyne passait souvent sur la « track » de chemin de fer au lieu d'emprunter la route, afin que mémère ne la voit pas passer parce qu'elle la trouvait trop sévère ! C'est à Saint-Hilaire, tout près de l'église où ils pouvaient suivre les cérémonies qui s'y déroulaient et aller à la messe presque tous les jours, que papa et maman vécurent d'autres jours heureux.

Malheureusement, ils ne jouirent pas longtemps de leur retraite pourtant bien méritée. Maman avait souvent mal à la poitrine et au dos et pensait que c'était son foie ; c'était plutôt de l'angine. Elle eut une première grosse attaque et ne s'en remis jamais complètement. Ce fut alors à mon tour d'aller l'aider.

Un an après, ce fut au tour de papa de subir un accident cardio-vasculaire. Depuis qu'ils demeuraient au village, papa allait toujours sonner les cloches avant la messe du dimanche. Ce dimanche-là, il attendait debout, en tenant les cordes, prêt à actionner les cloches. Soudain, il devint raide, les yeux exorbités, il venait de paralyser. Des hommes, près de lui, l'aidèrent à se tenir debout. Mon fils Claude et moi sommes arrivés à cet instant et avec l'aide des hommes présents, nous avons réussi à installer papa dans l'auto et l'avons conduit à l'hôpital. Il y demeura trois semaines et resta partiellement paralysé par la suite. Il avait de la difficulté à parler, à manger et était confus. Lui et maman vinrent demeurer chez moi quelques temps (à la grande maison) et par la suite ils vendirent leur petite maison pour aller demeurer chez Réjeanne.

En janvier 1974, maman paralysa à son tour. Transportée à l'hôpital, elle ne pouvait plus bouger ni parler. Le geste dont elle était capable de faire était d'ouvrir et de fermer la main droite en nous regardant avec des yeux suppliants. Quand enfin l'un de nous comprit qu'elle demandait son chapelet – elle avait l'habitude de le dire avant de s'endormir – on le lui mit dans la main et elle se calma ; elle semblait dormir. Le médecin nous demanda alors d'avertir la famille éloignée qu'elle ne passerait pas la nuit. Huguette qui demeurait à Niagara Falls, arriva le soir et maman mourut le lendemain matin, le 17 janvier 1974.

Papa continua à demeurer chez Réjeanne pendant huit autres années. Elle avait de l'aide de la Croix-Rouge. Comme il arrivait à papa de tomber de plus en plus souvent et que Réjeanne avait beaucoup de difficulté à le relever, on le plaça au foyer Saint-Joseph (Sanatorium) de Saint-Basile. Il y est décédé le 26 octobre 1983 après avoir reçu les derniers sacrements. Lui et maman sont maintenant inhumés dans le cimetière de la paroisse, l'un près de l'autre comme ils ont toujours vécu leurs années en tant qu'époux et épouse. Ils avaient vécu heureux tout en élevant leur nombreuse famille. Ils s'entendaient bien malgré quelques divergences d'idées. La ferme avait été rentable, ce qui leur avait permis de vivre assez à l'aise et de faire instruire et d'établir leurs enfants.

Ils ont laissé à la postérité plus de 70 petits-enfants et de nombreux arrière-petits-enfants. Cependant, ils vécurent aussi de grandes épreuves :

- Deux de leurs filles moururent en bas âge : Dorice à 18 mois et Dorilla à 13 mois. Comme il était alors coutume, les membres de la famille entouraient les mourants jusqu'à leur décès. Pour nous, les plus âgées, c'était la première fois que nous assistions à un tel événement. La mort de nos petites sœurs et l'immense chagrin qu'il nous était possible de voir sur le visage de nos parents furent pour nous de dures épreuves.
- De plus, papa avait souvent de gros maux de dos et maman souffrait d'une maladie du foie.
- La mort de mes deux sœurs, Hilda et Corinne, laissant chacune une grande famille derrière elles, fut encore une dure épreuve.
- Les séjours répétés de Réjeanne au Sanatorium à Saint-Basile furent aussi éprouvants.

Quant à la plus jeune de mes sœurs (Huguette), elle souffrait d'une mauvaise articulation des hanches depuis la naissance, ce qui a finalement provoqué une scoliose. Jeune, elle fut plusieurs séjours à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Sa santé s'améliora un peu vers l'âge de 12 ans, mais elle devait quand même porter un corset fait sur mesure pour soutenir sa colonne vertébrale. Avec son courage exemplaire, elle termina son cours académique à Edmundston après quelques années passées à Notre-Dame d'Acadie et, par la suite, obtint un diplôme de technicienne en laboratoire à Sherbrooke (Québec). Après avoir travaillé quelques temps dans un hôpital de cette ville, elle alla s'installer à Niagara Falls. Elle éleva pratiquement seule sa famille de trois enfants. Elle est malheureusement aujourd'hui incapable de marcher, mais demeure pour nous tous un exemple de persévérance et d'abandon.

Nous remercions le Bon Dieu de nous avoir donné d'aussi bons parents. Ils étaient très religieux, participaient aux offices à l'église tous les dimanches et jours de fêtes, même si la distance entre l'église et le domicile fut longtemps très grande. Je me rappelle être allée à la messe dans l'ancienne église (située à une quinzaine de kilomètres du domicile) et avoir fait ma première communion dans l'église neuve (située à cinq kilomètres).

Nous croyons qu'ils étaient de bons citoyens et qu'ils ont participé au développement de la paroisse. Maman surtout par l'enseignement et papa en faisant partie de nombreux comités. Nous, les enfants, nous nous efforçons de suivre leur exemple et leurs bons conseils.

## *ÉPILOGUE*

Voilà, en bref, l'histoire au quotidien d'une vie de famille décrite en toute simplicité en guise de témoignage pour la génération actuelle comme celles à venir. Nos parents ont été non seulement unis et dévoués à leur mission de père et de mère de famille, mais peuvent aussi être considérés comme des pionniers dans le développement du Madawaska. Ils ne seront peut-être pas élevés sur les autels, mais pour nous, c'est tout comme.

Toute leur vie, ils ont toujours démontré une grande confiance dans la Providence, nourrie d'une foi inébranlable, même suite au branle-bas qui a suivi le Concile.

*GÉNÉALOGIE DE TIMOTHÉE ET ODILE*

***HILDA*** (1918-1959)  
et  
**WILLARD LAJOIE**  
(1916-1998)



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Gaétan** (1944-1995)

Sandra (1977)

Danny (1978)

**Louise-Anne** (1945)

Sylvie Lévesque (1967)

Linda Lévesque (1970)

Zachary Oliveira (1992)

**Clairette** (1946)

Michel (1972)

**Nicole** (1948)

**Pauline** (1949)

Sabin Alexandre Ozga (1974)

Arian Christophe Ozga (1975)

Belen Marc Ozga (1975)

Philippe Ozga (1980)

Isabelle Grace (2008)

**Germain** (1950)

Samuel (1976)

Stella Rose (2008)

**Luc** (1952)

Dominic (1976)

Vincent (2006)

Éloïse (2008)

Yannic (1976)

Pénélope Arianne (1996)

**Chantal** (1954)

Brigitte (1975)

Julie (1978)

Éli 2010

Alexi (2005)

Chanelle (2008)

**Donald** (1956)

**Diane** (1958)

Cédric Martin (1994)

**CORINNE** (1921-1954)  
et  
**LUDGER NADEAU**  
(1916-2000)



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Lucille** (1942)

Hélène Daigle (1963)  
France Daigle (1964)

Lucie Daigle (1964-1964)  
Jocelyn Daigle (1967)

**Gisèle** (1943)

Anne Daigle (1967)  
Éric (1973)

**Gérard** (1944)

Marise (1968)  
Simon (1969)

Denis (1974)

Danik Landry (1998)  
Francis Long (1991)  
Philippe Long (1994)

Vincent (2000)  
Sophie (2002)

Alexandre (1995)  
Marie-Ève (1997)  
Sébastien (2004)

Isabelle Pitre (1963)  
Nicolas (1997)  
Sarah (2000)  
Olivier (2003) et Rafaël (2006)

**Marie-Reine** (1945-2005)

Alain Bouchard (1967)  
Stéphane Bouchard (1973)

Maxime (1993)

**Maurice** (1946-1946)

**Yolande** (1947)

Mireille Vézina (1974)

François Vézina (1978)

Clara Savi (2003)  
Cédric Savi (2005)

**Rina** (1948-1948)

**Colette** (1948)

Sonia Laplante (1972)

Sébastien Laplante (1977)

Lauralou Provost (2000)  
Maélie Provost (2003)

**Louise** (1950)

**Normand** (1951)

Patrick (1982)  
Nicolas (1984)

**Ginette** (1953)

Marc Lebrun (1980)  
Denis Lebrun (1982)

**Rodolphe** (1954)

Rodrigue (1976)  
Alice (1979)

Oren (2006)  
Lily (1999)  
Brennan (2002)

**FLORENCE** (1920-2004)  
et  
**LOUIS CHASSÉ** (1913-1978)



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Collette** (1942-1942)

**Liette** (1942)

Éric Sinclair (1975)

Sara Sinclair (1978)

**Louiselle** (1943-1984)

**Simonne** (1945)

Michèle Sherren (1969)

Nicole Sherren (1972)

Kaitlyn (1995)

Ian (1998)

Fiona Matchett (2006)

Erica Philips (1996)

Gillian Philips (1999)

**Claude** (1946)

Michel (1974)

Christian (1976)

**Maurice** (1947)

Alexandra (1975)

Rebekah (1975)

Marc (1977)

**Gaétane** (1949)

Mélanie (1979)

Karine (1981)

**Jocelyne** (1953)

Brad (1975)

François (1982)

Pierre (1983)

**Marcel** (1960)

Annick (1981)

Julie (1983)

Louis (1983)

Vincent (1995)

**France** (1961)

Hélène Rossignol (1985)

Pierre-Luc Rossignol (1988)

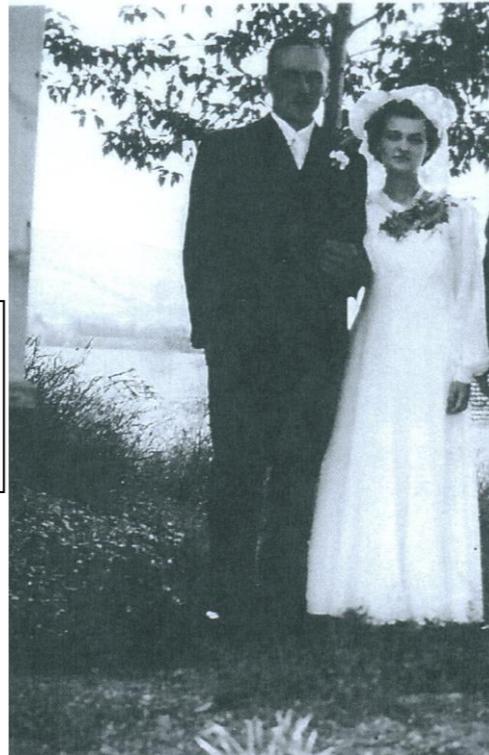
Mathieu (2001)

Francis (2003)

Julien-Marc Stuckwisch (2004)

Noah MacIsaac (2007)

**RÉJEANNE** (1922-2006)  
et  
**WILFRID CHASSÉ** (1919-1974)



**Gilles** (1951)

Daniel (1983)  
Renaud (1985)

**Mario** (1952)

Louis (1977)  
François (1979)

Maxime

**Gérard** (1956-2006)

Nicolas (1986)

**Mariette** (1957)

Samuel Cormier (1984)  
Michelle Cormier (1985)

#### ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :

**Jean** (1945)

Éric (1969)  
Lyne (1971)

Mélanie (1976)  
Pierre (1979)

Dominic (1992)  
Brooke Larade (1997)  
Mackenzie Larade (2001)  
Marcus Larade (2004)  
Cameron Toombs (2005)  
Mia (2001)

**Lucien** (1946)

***FLORIEN*** (1924-1984)  
et  
**MADELEINE RIOUX** (1918-  
1997)



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Maurice** (1950)

Mélissa (1974)

Sylvain (1976)

Patrick (1978)

Alexandre Dumont (1993)

Marie-Pier (1999)

Xavier (2006)

Martin (1995)

Jean-François (2001)

**Thérèse** (1954)

Éric Landry (1972)

Manon Landry (1973)

Pierre (1987)

Francis Bélanger (2000)

Kim Bélanger (2004)

**Gérard** (1958)

Marc (1981)

Sylvie (1982-2001)

Martine (1985)

Noémie (2005)

**Anne-Marie** (1959)

André Landry (1986)

Annie Landry (1987)

Daniel Landry (1989)

**ALDÉO (1926)**  
**et**  
**ALDÉA NADEAU (1928-1984)**



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Marie-Mai (1950)**

Stéphane (1970)

Vicky (1965)

**Robert (1951)**

Céline (1978)

Dominique (1981)

Christopher (1995)

Frédéric (1997)

Frédéric Morency (2003)

Annie-Pier Morency (2006)

Olivier Morency (2009)

**Jeannot (1953)**

Alain (1975)

Luce (1977)

Jason (1980)

Erin (2004)

Daphnée Auclair (2001)

Joanie Auclair (2006)

Élise (2008)

**Roger (1954)**

Cindy (1979)

Patrick (1982)

André (1984)

**Jean-Guy (1955)**

Christian (1976)

Sébastien (1978)

François (1979)

Julie (1982)

Alexi (2008)

Olivier (2007)

Myriam Michaud (2005)

Jesse Michaud (2008)

**Bertrand (1956)**

Éric (1977)

Mélanie (1981)

Mathieu (1984)

Jasmine (1999)

Nolan (2005)

Andie (2008)

Merek Cardinal (2005)

Mika Cardinal (2007)

Alyssia (2008)

**Jacques (1959)**

Jonathan (1981)

Valérie (1982)

Adam (1984)

**Denise (1967)**

***HERMEL*** (1929)  
et  
**JEANNETTE MALENFANT**  
(1923-2001)



**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Donald** (1950-1950)

**Jean-Yves** (1951)

Pierre (1980)

Michel (1983)

**Valier** (1952)

Serge (1972)

André (1978)

Denis (1980)

Èveline (2004)

Jeanne (2006)

**Lise** (1954)

**Monique** (1956)

Marie-Claude Valcourt (1981)

Simon Valcourt (1983)

**Marcel** (1958)

**Réjean** (1963)



***GUILLEMOND*** (1932)  
et  
**LUCIENNE BÉLANGER**  
(1932-1973)

**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Marie-Hélène** (1955)

**Nina** (1951)

Alexandre Patry (1984)

Gabrielle Patry (1986)

**Marc** (1962)

**Richard** (1963)

**Véronique** (1966)

Alicia Pelletier (1996)



***GUILLEMOND***  
et  
**CAROLE DEVIN** (1946)

**Marie-Odile** (1980)

Cassandre Doumbia (2008)

*HUGUETTE* (1935)  
et  
HENRY TRIES



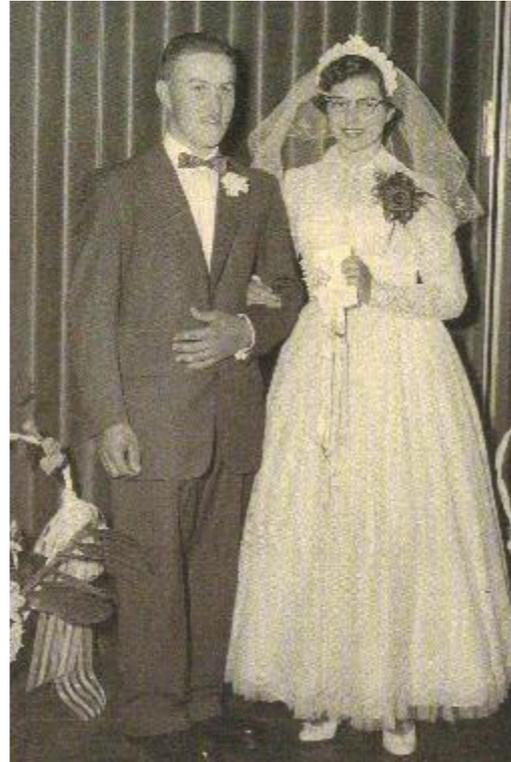
**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

Daniel (1960)

Suzan (1961)

Rose Marie (1963)

**RAYMOND** (1937)  
et  
**SYLVIA RUEST** (1940)



**Rodolphe** (1959)

Joey (1981)  
Josée (1982)  
Jason (1985)

Hailey Diane

**Ghislaine** (1960)

Kyle Johnson (1988)  
Serge Johnson (1991)  
Joël Johnson (1995)

**André** (1962)

**Charles** (1963)

Scott (1985)  
Andy (1988)

**Francine** (1964)

Lydia Morin (1986)  
Mylène Morin (1988)

**ENFANTS ET PETITS-ENFANTS :**

**Philippe** (1958)

Mia (1982)  
Luc (1984)  
Roch (1987)

Tyler Philippe Richard